

Η ΟΨΙΝ ΑΧΕΝΟΥΩ ΟΠΤΗΝ ΟΙΝΕΥΒΑ
ΗΧΩ ΟΣ ΔΕ ΧΕΠΕΤΗ ΛΨΩ ΠΕΓΝΗΤΗ
ΓΕΧΟΝ ΚΟΥ ΕΥΝΑΣΟΥΩΝΤΗΝΤ Ε

SAHIERS

ΔΥΩΥ ΜΑΧ ΣΕΔΑ ΟΡΑΝΗ ΣΠΕΧΕΙ
ΕΜΝ ΟΣΩΝ ΠΕΡ ΟΣΩΝ ΕΤΕΛΟ ΔΣΤΕ
ΔΥΝ ΨΧΩ ΛΚ ΜΠ ΠΕΣ ΝΤΕ ΔΥΩΝ Ν

ΜΕΤΑΝΟΙΑ

Μ ΝΤΕ Ρ Ο Π Τ Γ Λ Π Η Ο Ψ Χ Ρ Ε Ι Σ Ο Ν
Μ Α Ρ Τ Α Μ Π Ι Ο Υ Δ Α Δ Ο Τ Τ Κ Ε Ο Υ Δ Υ

Υ Β Ρ Ι Ζ Ε Μ Μ Ο Υ Μ Α Ρ Ε Ρ Ω Μ Ε Σ Ε Ρ Π Α
Ω Ν Τ Ε Υ Ν Ο Υ Ν Ψ Ε Π Τ Ι Θ Υ Μ Ε Ι Δ Ω Μ

Ρ Ρ Ε Δ Υ Ω Μ Α Υ Ν Ο Υ Ψ Η Ρ Π Β Β Ρ Ρ Ε Ε Δ
Ο Ν Δ Σ Χ Ε Κ Δ Σ Ν Ν Ο Υ Π Ω Γ Δ Υ Ω Μ

Ε Χ Η Ρ Π Τ Η Δ Σ Ε Δ Σ Κ Ο Σ Β Β Ρ Ρ Ε Ψ Ι Ν Δ Ψ
Ψ Τ Ε Κ Δ Ψ Μ Α Υ Χ Ω Τ Ο Ε Ι Σ Ν Δ Σ Δ Ψ Τ

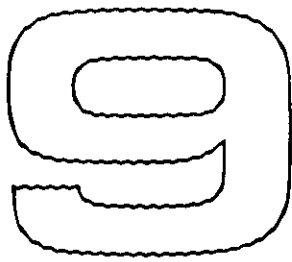
Ψ Δ Ε Ι Ε Π Ε Ι Ο Υ Ν Ο Υ Π Ω Γ Ν Ψ Ψ Π Ε
Ε Χ Ε Ι Σ Χ Ε Ε Ρ Ψ Δ Σ Ν Α Υ Ρ Ε Ρ Π Η Ν Η Μ



Π Ε Ρ Π Υ Ζ Μ Π Ε Η Ρ Ο Υ Ω Τ Γ Ε Ν Δ Χ Ο Ο
Τ Τ Α Υ Χ Ε Π Ψ Ω Ν Γ Ε Β Ο Λ Δ Υ Ω Ψ Ν Α Τ

Ν Ε Π Ε Χ Ε Ι Σ Χ Ε Ε Γ Ε Ν Μ Ι Κ Α Ρ Ι Ο Σ Ν Ε Ν
Ο Ν Δ Χ Ο Σ Δ Υ Ω Ε Τ Ο Υ Π Ψ Χ Ε Τ Ε Τ Ν Δ

Δ Τ Μ Ν Τ Ε Ρ Ο Χ Ε Ν Τ Ω Τ Η Ζ Ν Ε Β Ο Λ



CAHIERS METANOIA

1 9 7 7

revue trimestrielle

CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26200 Montélimar
Tél. (75) 46.74.30 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoia

Le directeur de la publication :
Émile GILLABERT
Imprimé en France 03/77

Imprimerie Offset-Service
à La Voulte

Dépôt légal n° 03/77

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	p. 3
MIRAGE ET RÉALITÉ	p. 3
DEUX VOIES DIVERGENTES	p. 3
LA FORFAITURE	p. 5
COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS	p. 7
LOGION 16	p. 7
ÉTUDE	p. 32
UNE CITATION DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS CHEZ UN MYSTIQUE ARABE DU 8-9ème siècle	p. 32
COURRIER MÉTANOIA	p. 36
RECENSIONS	p. 39
BRAHMABINDUPANISHAD	p. 43

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le Bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux *Cahiers Métanoïa*, Marsanne, 26200 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? log. 76.

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

- cahiers 1975. 100 F
- cahiers 1976. 100 F

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un Associé, nous adresserons, à titre de spécimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera, susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

MIRAGE ET REALITE

*E*n se poursuivant, notre recherche nous amène inévitablement à faire des comparaisons entre l'enseignement religieux qui fut celui de la plupart d'entre nous et celui qui ressort de l'Évangile selon Thomas. On peut évidemment nous dire — et on ne s'en prive pas — que cet évangile est tardif, qu'il est marqué par les doctrines gnostiques, que le crédit que nous lui accordons est surfait, etc... Nous avons répondu déjà à ce genre d'objections et les Métanoïas savent de quoi il retourne. Mais on peut aussi nous reprocher de récupérer l'enseignement à des fins personnelles et de le colorer de nos idéologies. Le danger existe, certes, et, pour l'éviter, nous ne manquerons pas de confronter le plus souvent possible le message avec celui des grandes écoles de l'Orient.

Il convient de dissiper les malentendus, de les prévenir même. Et pour cela il nous paraît judicieux de bien préciser en quoi consiste notre Métanoïa. Le changement de mentalité est en réalité un retournement complet. Il correspond à la prise de conscience que la réalisation n'est pas dans un devenir spatio-temporel mais dans le retour à l'Un. A partir d'un certain moment, on renonce à se répandre au dehors. Prenant l'exemple classique de la roue, au lieu d'aller dans le sens des rayons en partant du moyeu, le mouvement s'inverse en direction du centre, échappant ainsi à la force centrifuge.

DEUX VOIES DIVERGENTES

S'il fallait établir une ligne de démarcation entre l'enseignement de la plupart des religions et celui de la métaphysique, nous dirions que le dualisme caractérise le premier alors que l'advaita, ou la non-dualité, est le propre du second. La différence entre les deux orientations est capitale. Le dualisme maintient et développe l'individu en tant qu'entité particulière, et lui assure une survie éternelle et séparée. Le Christianisme, par sa doctrine du rachat de tous les hommes et de chaque homme en particulier par le sang du Christ, contribue à accentuer fortement le dualisme. On peut l'appeler la

religion de l'ego, car le médiateur divin s'offre en victime expiatoire pour assurer à l'ego une survie éternelle. Le caractère éternel étant propre au divin, on peut prétendre que les egos, devenus idoles immortelles, constituent le grand panthéon du polythéisme. Mais ce panthéon des individus est étrange. Il ne contient pour l'heure, à de rarissimes exceptions près, que des âmes. Cette situation, pour les platoniciens, idolâtres de l'âme humaine, était confortable. Ne voulaient-ils pas que l'âme soit indépendante du corps mortel puisqu'elle préexistait à sa naissance et subsistait après sa mort ? Mais les chrétiens, adorateurs de l'homme en tant qu'idole immortelle, voulurent que l'âme naisse avec le corps et ne le quitte à la mort que jusqu'au dernier, la résurrection des corps devant permettre de nouveau la réunion de l'âme au corps dans une même immortalité. Le compromis était trouvé entre ceux qui ne voulaient pas de séparation entre l'âme et le corps et ceux qui, prenant leurs désirs pour des réalités, exigeaient l'immortalité de l'âme. La cote mal taillée laissait subsister le dualisme. On peut même dire que celui-ci sortait de l'épreuve consolidé.

Les doctrines qui veulent sauver l'individu dans le temps et dans l'éternité ne font en définitive que cultiver l'ego. Affirmé dans l'action (apostolat, missions, œuvres charitables, etc...), il l'est aussi dans le non-vécu, qui est souvent synonyme de vertu, car les privations trouvent également leur récompense dans l'au-delà. Lorsque l'individu demeure dans le domaine de sa fonction naturelle, il n'enfreint pas l'ordre et l'harmonie cosmiques. Comme les plantes et les animaux, il obéit au déroulement des lois naturelles. C'est seulement lorsqu'il outrepatte ses attributions qu'il devient usurpateur et justifie son appellation : ego. L'imposture est surtout flagrante et dégradante lorsque l'ego prétend par ses propres moyens connaître la Vérité. En somme, il joue sur l'ambiguïté qu'il veut absolument laisser subsister en omettant, dans le processus de la réalisation, de préciser QUI réalise, autrement dit : qui conduit qui.

Conforter l'ego, favoriser son affirmation, vouloir assurer son immortalité, c'est enfermer définitivement le rêveur dans son rêve. En effet le rêve n'est pas dissipé dans le futur, car, prenant appui sur le passé, il se projette dans le devenir. Les projections constituent le véritable travail de sape auquel se livre l'ego contre la Vérité qui s'efface ; elles favorisent les concepts de progrès, à tous les niveaux — celui de progrès scientifique a de plus en plus d'idoles.

Les religions dualistes veulent sauver l'ego, tandis que la connaissance métaphysique nous montre son caractère illusoire en le caractérisant comme un mirage du Soi.

Les deux conceptions sont antinomiques et sans commune mesure. Elles engendrent deux types d'hommes qui parlent entre eux un dialogue de sourds. Mais comme le type dualiste est celui que le judéo-christianisme, le platonisme et le néo-platonisme ont cultivé et immortalisé, il s'en suit que l'autre, non-dualiste, s'est vu refuser le droit de cité, excommunier, condamner à l'emprisonnement et au bûcher. Cet ostracisme n'est pas le propre du christianisme, il a sévi chez les juifs, dans l'Islam, etc...

Celui qui s'obstine dans la voie dualiste en affirmant son ego, est l'homme partagé de l'Évangile selon Thomas. Jésus dit de celui qui est partagé qu'il est rempli de ténèbres (1). Par contre, de celui qui est désert (vide), il dit qu'il est rempli de lumière (2) et qu'il illumine le monde entier (3).

LA FORFAITURE

Lorsque Jésus dit des pharisiens et des scribes : «Ils ont pris les clefs de la Connaissance et ils les ont cachées. Non seulement ils ne sont pas entrés, mais encore ils n'ont laissé entrer ceux qui voulaient,» (4) il entend stigmatiser ce détournement fondamental, cette malversation foncière, cette usurpation radicale du véritable enseignement initiatique au profit de l'ego individuel et collectif. Passe encore que les «faussaires» s'excluent eux-mêmes mais il privent les autres de l'Éveil : «Ils ressemblent à un chien dormant dans la mangeoire des bœufs, car il ne mange ni ne laisse les bœufs manger.» (5)

L'inversion capitale que Jésus caractérise est justement celle qui consiste à rejeter l'invitation du retour à l'Un qu'il nous enseigne pour tenter de donner droit aux revendications humaines, individuelles ou collectives, religieuses et raciales ; c'est commettre le péché métaphysique, puisque c'est demander au relatif d'infléchir l'Absolu, à l'illusoire de se substituer à la Réalité.

Voulant nous faire mesurer la gravité de la forfaiture, Jésus revient inlassablement sur cette distorsion du départ : «Montrez-moi la pierre que les bâtisseurs ont rejetée : c'est elle la pierre d'angle.» (6) «Un cep de vigne a été planté en dehors du Père et, comme il n'est pas fort, il sera extirpé par sa racine et il périra.» (7) «Vous avez rejeté Celui qui est vivant devant vous et vous avez parlé des morts». (8)

Nous le savons aujourd'hui, ses objurgations sont restées vaines. Le rêve a prévalu sur la Réalité, l'aberration sur la Vérité, à tel point que nous ne pouvons, dans notre culture moderne tout entière orientée vers le règne

1. TS 61.18.

2. TS 61.15-16.

3. TS 24.8

4. TS 39 ; Mt 23.13 ; LC 11.52-54.

5. TS 102.

6. TS 66.

7. TS 40.

8. TS 52.

de la quantité, imaginer quel sera le type d'homme de l'ère nouvelle. Le caractère illusoire de l'ego ayant été dûment repéré, établi et analysé, cet homme nouveau trouvera son identité, non plus dans l'affirmation individuelle, mais dans la prise de conscience que la Réalité constitue sa vraie nature, et qu'en dehors d'elle sa vie est sans fondement, dépourvue de sens et stérile.

Il devient dès lors évident que la communication entre non-dualistes et dualistes est impossible. L'échelle des valeurs étant inversée, il en résulte un constant quiproquo. Chercher le dialogue, c'est aller au devant d'inévitables malentendus. Il s'établit par contre naturellement lorsque les épreuves répétées de la vie, correctement appréhendées et vécues, ont commencé d'ébranler l'ego et de l'user. Ce sont elles qui nous amènent à refuser les consolations au rabais et à nous en remettre à Celui qui détient les clefs.



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 16

- 1 JESUS A DIT :
- 2 PEUT-ETRE LES HOMMES PENSENT-ILS
- 3 QUE JE SUIS VENU JETER UNE PAIX SUR LE MONDE,
- 4 ET ILS NE SAVENT PAS
- 5 QUE JE SUIS VENU JETER DES DIVISIONS SUR LA TERRE,
- 6 UN FEU, UNE EPEE, UNE GUERRE.
- 7 CAR IL Y EN AURA CINQ DANS UNE MAISON,
- 8 TROIS SERONT CONTRE DEUX
- 9 ET DEUX CONTRE TROIS ;
- 10 LE PERE CONTRE LE FILS,
- 11 ET LE FILS CONTRE LE PERE,
- 12 ET ILS SE DRESSERONT SOLITAIRES.



Le logion 16 est au premier abord déroutant comme le furent les logia 6 et 14. Il l'est peut-être davantage encore, car il semble dégager une agressivité et une violence peu ordinaires, et disons-le, peu compatibles avec l'invitation que Jésus nous adresse de prendre exemple sur les tout petits enfants qui sont pour lui l'image la plus pacifiante de l'Un sans image. (1)

1. cf. log. 4 ; 22 ; 37

Semblable au véritable alchimiste qui multiplie les obstacles sur la voie pour dérouter le faux disciple qui cherche des «trucs» en vue d'affirmer son ego, Jésus parsème d'embûches l'itinéraire qu'il nous propose afin de décourager le velléitaire ou l'opportuniste qui ne s'intéresse à l'ésotérisme que pour en tirer vanité : «Je dis mes mystères à ceux qui sont dignes de mes mystères». (1)

L'entourage de Jésus était d'autant plus facile à décontenancer qu'il était surtout composé de pharisiens scrupuleux observateurs de la loi mosaïque, chez qui le culte envers les parents résultait d'un commandement de Yahvé donné à Moïse sur le Mont Sinaï : «Honore ton père et ta mère, afin que se prolongent tes jours sur le sol que te donne Yahvé, ton Dieu.» (2) On voit très bien les juifs être scandalisés et crier à la provocation lorsque Jésus dit : «Celui qui ne récuse son père et sa mère ne pourra devenir mon disciple et celui qui ne récuse ses frères et soeurs et ne porte sa croix comme je la porte ne sera pas digne de moi.» (3)

Non, Jésus n'est pas un provocateur, et il se passerait bien de scandaliser mais pour un seul qui s'ouvre à l'éveil, il accepte d'en scandaliser 99.

Non, Jésus n'est pas agressif, mais il apparaît tel à ceux qui ont des valeurs à défendre.

Ni agresseur ni provocateur, Jésus EST. Et parce qu'il est, il dérange ceux qui rêvent.

Tout système de valeurs est dualiste, étant fondé sur la distinction du bien et du mal. Le bien, ou ce qu'on considère comme tel, est ce qui conserve l'ego et le nie. Mais la négation, comme l'affirmation, permet, à l'ego de se singulariser.

Le retour à l'Un emprunte la voie non-duelle. Non seulement cette démarche ne peut pas prendre en considération les systèmes de valeurs mais elle dénonce les pièges. Autrement dit, elle fait ressortir le caractère illusoire de l'ego et de ce qui s'y rattache. Celui qui croit détenir des valeurs se voit par le fait même radicalement nié par un enseignement non-duel. Il adopte alors une attitude offensive-défensive qui se traduit par une forte agressivité visant à détruire, à annihiler ce qui le menace. Il se croit persécuté alors qu'il n'est l'objet d'aucun ressentiment ni d'aucune attaque. Et il persécute pour n'être pas persécuté.

Ainsi Jésus, le non-violent par excellence, soulève contre lui la haine et l'agressivité par le seul fait qu'il se situe en dehors et au dessus des systèmes religieux. D'où son constat : «Je suis venu jeter des divisions sur la terre,

1. TS. 62

2. EX. 20.12

3. TS. 55 ; Mt 10. 37-38 ; LC 14. 26-27

un feu, une épée, une guerre». Au sein d'une même famille, il suffit que certains membres soient dans la ligne de l'enseignement de Jésus pour que les autres se sentent «agressés» et persécutent pour n'être pas persécutés.

Sous peine de demeurer dans un état de sujétion infantile, l'enfant ne doit pas rester dans la dépendance du couple parental. Pour qu'il puisse y avoir identification au Soi, il faut qu'il y ait eu auparavant affrontement au père charnel puis dépassement. Le père, de son côté, qui empêcherait cet affrontement et entraverait ce dépassement, agirait non pas seulement directement contre la réalisation de son enfant mais entraverait la sienne propre. L'éveil est au prix du désengagement, mais celui-ci ne peut s'opérer que si le jeu des compensations a pu se dérouler dans un climat favorable.

L'inépuisable fécondité de l'enseignement de Jésus nous permet de donner au logion 16 une autre interprétation qui, loin de contredire la première, la complète dans le sens de la propre connaissance de nous-mêmes sans laquelle il n'est point de connaissance métaphysique. Cette interprétation a pour point de départ le mot *maison*. Ce mot, qui revient dix fois dans l'Évangile selon Thomas, demande à être approfondi. On sait que dans l'enseignement de Jésus tout nom a une réalité qui transcende sa signification usuelle ou contingente et qu'il se rattache à une réalité sous-jacente qui, elle, est son essence. Lorsque Jésus dit : «Je renverserai cette maison et personne ne pourra la reconstruire » (1), le vocable peut bien désigner la maison d'Israël avec son système légaliste contraignant, mais il désigne certainement d'abord *ma* propre demeure avec les différents personnages que je suis tour à tour ou simultanément et qui demandent à s'exprimer dans le jeu des compensations. On dit d'une personne qu'elle est bien compensée lorsqu'elle a pu vivre dans des conditions satisfaisantes les différentes étapes de son enfance, de sa jeunesse, de son âge mûr. Au cours de ces états successifs, des personnages divers se sont révélés et exprimés avec plus ou moins de bonheur. Si le climat a été réellement insécurisant, la tentation à la régression ou à la fuite dans le devenir sera tyrannique jusqu'à ce que soient assimilées les étapes qui ont été escamotées.

Tout homme porte en lui, suivant des dosages infiniment variés : l'homme d'action, l'intellectuel, l'épicurien, le contemplatif, l'artiste... Selon le milieu, les rencontres, les âges de la vie, l'un ou l'autre de ces personnages sera prépondérant. Il importe toutefois que les autres ne soient pas étouffés et puissent s'exprimer. L'harmonisation et l'unification ne pourront être obtenues qu'au prix de conflits aigus, de crises, de débours. Plus sera impérieux le souci de réalisation, plus durs seront les affrontements. Chez la femme, plus sensitive et plus intuitive, la maturation se produira suivant un processus plus conforme à sa nature profonde. On dit qu'elle est

1. TS 71.

pour son partenaire, lorsqu'elle est vraiment épanouie, à la fois l'amante, la mère, la fille, l'infirmière (Il y en aura cinq dans une maison). Elle ne peut jouer ces rôles, successivement ou simultanément, que si chacune des phases a été, au moment voulu, ou est réellement vécue. Les rôles correspondants sont joués par l'homme suivant ses composantes propres. C'est ainsi que, si la femme panse les blessures, l'homme sera porté à protéger, etc...

Mais prenons l'exemple d'une femme dont la mère a été particulièrement défaillante. Parvenue à l'âge où l'on est sensé être adulte, elle cherchera à se faire «materner» afin de revivre dans la régression la phase ratée de sa prime enfance. Il est bien évident que ce genre de femme-enfant ne peut répondre à l'attente d'un homme équilibré physiquement, moralement et psychiquement. En elle, le conflit mère-fille, non résolu, empêche les divers personnages, qui demandent à vivre, de se mesurer entre eux. Pour que l'affrontement puisse avoir lieu dans des conditions satisfaisantes, il faudra que l'incomplétude traumatisante ait pu être comblée.

On serait bien en peine aujourd'hui d'établir des distinctions entre une thérapie bien engagée qui embrasse l'homme total et le processus de réalisation, au sens métaphysique du terme. Il y a en réalité une seule et même démarche qui passe par la connaissance de soi. Et, au terme de l'aventure, le mythe est démythifié, l'inconscient est devenu conscient, les archétypes sont intériorisés, le Royaume est l'intérieur et l'extérieur. Toute abdication, tout retrait du monde n'a de sens que s'il implique d'abord une acceptation du monde tel qu'il est et de nous-mêmes tels que nous sommes. Le culte du passé est aussi vain que la projection dans le devenir. Jésus nous met en garde contre la fuite : «Celui qui connaît le Tout, s'il est privé de lui-même, est privé du Tout» (1) ; au delà de la loi, de la théologie et de la philosophie, il a le souci du *terrain* où se produit l'alchimie : «Celui qui a connu le monde a trouvé le corps, mais celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui.» (2) C'est dans ce terrain, *ici et avant la mort* que tout se joue. Dans ce terrain préparé, notre véritable Mère nous donne la vie lorsque le rôle de notre génitrice ne l'entraîne pas. Et, de même que nous sommes tous les fils d'une même Mère, nous sommes aussi tous les fils d'un même Père. Après être nés de la Mère, nous nous réalisons en intériorisant l'image du Père.

Cinq est le chiffre parfait de la totalité. Les éléments (les personnages) qui le composent, harmonieusement agencés, permettent la réalisation de l'Un. En attendant que chacun trouve la place qui lui échoit, il y a des frictions, des luttes, des meurtres même. Milarepa fut un criminel acharné avant de devenir un ascète acharné. S'il avait tout d'abord été un tiède, il ne serait pas devenu un Eveillé. Assumer pleinement les êtres contradictoires qui sont en nous, telle est la condition pour les pacifier et les unifier progressivement.

1. TS 67

2. TS 80

«Il y en aura cinq dans une maison, trois seront contre deux et deux contre trois.» Reconnaître la vanité de leurs prétentions. Le dépassement ne peut résulter que de l'affrontement. C'est pourquoi Jésus nous invite à nous soumettre à l'épreuve. Les désillusions nous montrent progressivement la futilité de nos affirmations. Les personnages renoncent peu à peu à s'affirmer, ils consentent progressivement à être niés avant de disparaître.

Comment se fait cette alchimie intérieure, à quel stade le divin Assassin brûle-t-il nos dernières scories ? Nul ne le sait. La nostalgie de ne plus vivre en mode illusoire peut être si forte chez certains êtres que toutes les thérapies humaines, toutes les techniques psychanalytiques se trouvent soudainement bousculées, dérisoirement reléguées, définitivement déjouées. Celui que nous avons découvert en nous, qui n'a pas été engendré de la femme, est l'artisan de notre transformation. Par lui, nous retrouvons «l'état primordial» dont parlent les grandes traditions, l'état non-duel qui est celui du Solitaire.

Ainsi le chiffre cinq, qui est le symbole de la vie illimitée et de la quintessence, trouve, après avoir éclaté dans l'homme de la division, l'unification de ses éléments épars en celui qui réalise dans la plénitude de son être la Solitude parfaite. Le Solitaire est appelé le *muni* en sanscrit, terme qui a donné en grec *monos* (seul), pour aboutir à *monachos* (qui vit retiré du monde.) Mais celui qui a quitté le monde pour vivre seul n'est pas nécessairement le Solitaire dont parle Jésus. Le genre de vie est, au fond, secondaire. L'histoire nous montre des Eveillés vivant dans le monde et d'autres vivant en ermites. Le «lieu du mariage» où n'entrent que les Solitaires est le Royaume. Il transcende l'espace et le temps.

Emile Gillibert





Récuser père et mère, frère et soeur... sur le plan familial d'abord, soit spontanément, soit par une reconquête... puis, au sens plus large du terme, sur le plan général, social... est l'a priori nécessaire, le premier chemin, pas toujours facile, pas toujours évident. Un premier tour d'horizon nous amène à la réflexion de l'homme âgé du logion 4. Cela se présente dans une certaine progression jusqu'à ce que se produise à l'intérieur même de cette progression, un déclic, une prise de conscience décisive, ultime, brutale parfois, et qui provoque la tempête, l'incendie intérieur. Tout brûle... il faut choisir : ou bien fermer les yeux, retrouver un refuge quelconque, un autre messie mieux déguisé, plus subtil, ou bien partir à l'aventure de la recherche, de la démarche vraiment et profondément personnelle, en tournant le dos aux vieux rêves. Dans ce cas, il s'ensuit une solitude inévitable, une séparation, des divisions... On se retranche des clans confortables, de l'idéalisme boy-scout, des jeux imaginatifs. Et c'est à partir de cette solitude-là, de cet élémentaire et indispensable recul, que l'on peut commencer une *autre* recherche.

Nécessité inéluctable, primordiale, irrésistible, qui, une fois reconnue, ne peut plus se confondre avec aucune autre ; et cet appel se révèle être en lui-même la première manifestation perçue, acceptée comme telle, de la Force Ardente de la Vie, elle-même objet de la recherche.

Madeleine Hennebains



A la fin de la messe dominicale, le fidèle entend le prêtre citer des paroles du «Christ» qui lui tiendront lieu de viatique hebdomadaire, «Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix...» Il viendra, le dimanche suivant, recueillir de la bouche de son curé un supplément de réconfort.

S'il a, cependant, l'esprit inquiet—ce qu'il faut lui souhaiter puisque c'est à partir de ce malaise qu'il est amené à «chercher» et à «ne pas cesser de chercher» (log. 2)—il pourra se demander comment il se fait que la «bonne nouvelle» a inauguré un bi-millénaire de batailles et de conflits d'une singulière violence.

A-t-il acquis une certaine connaissance des religions orientales ? Il saura alors que cette ère chrétienne fait partie de l'«âge sombre», le Kali-yuga de l'hindouisme, mais cette connaissance ne lui apportera qu'une faible consola-

tion dans l'éventuel désarroi de son existence quotidienne. Et s'il continue de s'interroger sur cet inquiétant paradoxe, peut-être cette réflexion sur le problème du Mal se trouvera-t-elle éclairée par ce qu'en dit l'Évangile de Thomas. Transcrit par le disciple élu dans un temps très lointain — mais qu'est-ce que le Temps ? — ce texte aimante notre réflexion sur le plus actuel de nos maux : la généralisation, au nom d'idéologies meurtrières, des divisions et des conflits.

Le logion 16 est une amande dont l'écorce est dure à briser, et c'est une amande amère. La «déclaration de guerre» qu'il contient se retrouve, affaiblie et déformée, dans les canoniques. Là où la version de Matthieu évoque des querelles de bonnes femmes, Thomas pose sobrement, dans toute sa cruauté, le principe de la division permanente : affrontement du fils à l'égard du Père, mésententes familiales, sociales, nationales, bref, tout le contexte affligeant de notre univers actuel.

L'évangile ésotérique, on le sait, ne procède pas par un discours logique explicatif mais par une succession d'éclairs intuitifs qui se répondent de logion en logion. Et c'est une ellipse, un «vide» intellectuel qui marque la fin du logion 16 : le texte a vigoureusement évoqué l'engrenage des conflits meurtriers. Et voici que sortent de ce creuset douloureux des êtres reforgés au feu de la métamorphose, des êtres ayant acquis le privilège, pour Jésus précieux entre tous, de la *solitude* : entendons par là que ces combattants, engagés dans de faux problèmes, ont enfin trouvé leur vérité intérieure, *cela* qui les rend aptes à rejoindre l'Un en conservant leur originalité essentielle, leur part de divin...

Aussi convient-il de discerner un silence entre les deux derniers versets du logion 16, un silence qui marque le déroulement d'une méditation qui peut durer toute une vie, au terme de laquelle l'homme *dressé* dans sa *solitude* achève, comme Jésus, de porter sa croix (log. 55).

Car la paix n'est pas gratuitement donnée, comme le fidèle du dimanche peut se croire en droit de l'espérer. Elle est le fruit d'une vie d'*épreuves* au sens alchimique du terme.

L'adolescent est prompt à la révolte. Son affrontement au Père est aujourd'hui reconnu comme une phase normale de son développement. Normale aussi est sa révolte contre un monde qu'il n'accepte pas. Il adopte telle ou telle idéologie qui lui paraît généreuse. Il accueille, ou subit, la guerre étrangère. Et un jour, déchiré par tant de violence, il lui arrive de se rendre «au fond du puits» à la recherche de son être profond.

Ce n'est pas une plaisante aventure. Il y découvre les monstres cachés

qui grenouillaient comme des bouffons shakespeariens sous ses actions les plus vertueuses. Il discerne les «nœuds» qui paralysent le développement de sa vraie personnalité en renforçant son ego complaisant. Il s'aperçoit enfin que le désordre du monde n'est que le reflet de son propre désordre intérieur.

Jusqu'à cette bouleversante découverte, il s'est constamment livré à ce transfert de responsabilité dont notre époque offre tant de tristes exemples. Il s'en est pris parfois à son manque de chance mais le plus souvent au frère possessif, au patron incompréhensif, au collègue jaloux, à l'épouse insoumise... Si le psychanalyste lui parle de la «soeur noire», il refuse de reconnaître *en lui-même* cette indésirable présence. Il a constamment accusé l'Autre, ce frère identique à lui et sur lequel il doit veiller comme «sur la prunelle de son œil».

Sous la lumière intérieure, la vanité des conflits lui apparaît. Cet univers divisé, c'est encore un tour de Mâya. Une vie gâchée... Mais qui sait ? N'est-ce pas plutôt l'épreuve nécessaire, source du vrai bonheur humain, évoquée par la logion 58 ? Toute expérience vécue devient alors pour lui une occasion de se mieux connaître. Et c'est ainsi qu'il entre «en solitude» beaucoup plus efficacement que dans un monastère, où feraient défaut ces possibilités de se saisir dans sa vérité vivante au contact du monde.

Est-ce à dire qu'il refusera désormais de participer aux luttes existentielles ? Non certes si une exigence intérieure l'appelle aux armes. Mais il le fera avec le détachement du combattant de la Gîta. Pas plus que Krishna, Jésus le Vivant ne nous engage à refuser la lutte. Mais jamais plus l'homme éclairé ne s'aveuglera sur les motifs de son action. Et son détachement lui vaudra de connaître la paix : le Père, le Principe qui est à la fois «mouvement et repos» (log.50)

Alors, c'est vrai, Jésus nous *donne* la paix. Il ne nous la *laisse* pas, puisqu'il est présent à chaque instant *en nous*. C'est donc de nous, qu'en fin de compte elle dépend.

Paule Salvan



En haut, les cieux lourds, chargés d'orage, roulent en grondant. En bas, la terre tendue, électrique, écrasée dans la pesanteur de l'attente... L'intolérable attente qui fait tourner les morts autour de leurs cadavres et ramper l'Angoisse autour de l'agneau du Salut. Soudain — l'Éclair ! L'Épée de Feu jaillit du centre de la Croix de Lumière fulgurante...

«Peut-être, les hommes pensent-ils que je suis venu jeter une paix sur le monde...»

Car Jésus est l'Eveilleur, par excellence. Le Verbe Vivant fait s'enrouler les cieux et la terre, délie les liens tendus du Monde. Le soulagement de la Foudre déchire les nuées accumulées de l'Angoisse et pourtant... Chaque fois que l'Esprit Vivant fait irruption dans l'ordre apparent de nos vies, nous nous sentons menacés par le Libérateur, le Terroriste de l'Amour. Les conflits latents, occultés et réprimés qui sommeillent dans les replis et les prisons du Paraître, soudain brutalement, sous l'aiguillon vivifiant, émergent et passent avec armes et bagages du ciel de la Fausse Paix à l'enfer de la Vraie Guerre...

Jésus-le-Vivant, loin de nous vendre une bonne vieille came tranquillisante, au contraire nous provoque dans nos retranchements mondains, nous force pour SURVIVRE à une remise en cause radicale de nos vaines certitudes, de nos croyances superficielles, de l'Ordre factice qui gouverne notre paisible agonie dans les boyaux de la Machine Molle. Et plus nous croyons posséder, et plus notre situation est «élevée» dans la hiérarchie de l'Illusoire et plus nous recherchons un statu quo sécurisant, une pérennité conservatrice fondée sur la répression du «bas» par le «haut» qui exacerbe une subversion permanente du «haut» par le «bas» à travers les incessants compromis d'une coexistence pacifique mensongère. Nous voudrions que les choses acquises demeurent dans l'état où nous en jouissons et peu nous importent les souterrains massacrés dont elles sont le prix.

En effet, lorsqu'en nous le désir de certitude et de sécurité nous incite à nous identifier perpétuellement à notre propre image «créée», fuyante et contradictoire, maintenue dans une continuité apparente par la mémoire cinématographique «personnelle», nous ne pouvons plus nous libérer de l'emprise de cette habitude toxique et du conflit permanent qu'elle entraîne. Nous sommes aux prises avec cette psychose dualiste qui culpabilisait l'apôtre Paul (Rom. VII. 14 – 24) : il nous semble que nous ne devrions pas faire ce que nous faisons et que nous devrions faire ce que nous ne faisons pas, que nous ne devrions pas être ce que nous sommes et que nous devrions être ce que nous ne sommes pas.

L'identification de l'esprit avec sa propre image nous paralyse.

L'idole est figée, la «personnalité» accomplie, sans surprise. Elle est répétition mécanique du passé, routine du «droit» et du «devoir».

Mais la cinématographie de l'esprit en fait une image de soi en mouvement. S'y attacher implique forcément exclusion et conflit. L'Esprit vivant ne peut fluer librement qu'à condition de renoncer à se vouloir diriger, contrôler et conserver dans la série conditionnée des clichés de l'Ego-démiurge. C'est lui, le vieil Archonte contre-nature, jaloux et possessif, qui entretient le cercle vicieux de la maîtrise et de la servitude, de la jouissance et de la frustration... Lui, l'Usurpateur qui métamorphose toute

joie divine en dépendance d'esclave... Lui, le Prince de ce Monde qui divise pour régner. Le Vivant issu du Vivant ne joue pas le Jeu sordide des Contraires et du Marchandage. Il n'est que le TEMOIN détaché de nos hallucinations douloureuses et encombrantes, le Commencement et la Fin de cette contradiction entre les Forces inconscientes du Fils et le monde conscient du Père et de toutes les autres polarités ou fonctions qu'elles entraînent dans cette chute démentielle de l'Ange, dans cette déperdition de l'Etre qui s'étend, dans «une même maison», de la psychose individuelle spécifique à la psychose collective, la peste émotionnelle sociale, qui en est l'extension et qui, en retour, conditionne et maintient l'insanité des individus qui la composent sous l'autorité des lois nées de la Névrose, de l'État-super Ego.

Pourtant nulle loi n'empêchera la Vie réelle de nous filer entre les doigts. Nous ne tenons que des formes vides, la Lettre sans l'Esprit. Notre conception pétrifiée de la Vie, c'est notre marche à reculons qui essaime ses statues de sel dans le Néant pavé de crânes et de «bonnes intentions». Tout se décompose qui est produit de notre Machinerie. L'incertitude mine la Loi qui se relativise. Le Flux vivant se pervertit dans les labyrinthes de notre angoisse : il est devenu Viol et la Nature : Menace. Les grouillements criards dans le Ventre affamé du Monde remettent en cause le mythe du Bien-Etre.

Nos «credos» bégayent dans les ordinateurs gâteux. L'Évidence est bouleversante. Mais nous nous obstinons à maquiller l'Horreur, à feindre l'innocence, à justifier la Répression. Et pourtant, ce déluge de métamorphoses, cette fugacité du Royaume, est notre propre fond, notre chance permanente d'infinie liberté, notre plénitude d'Etre. Accepterions-nous enfin de n'être que passants, de renoncer au Cadavre ?

Jésus n'est pas un partageur. Par lui, la discrimination gnostique aboutit sans compromis à l'abolition des contraires, à TOUS les niveaux. Le Lieu de Repos, de l'Anapausis, se dévoile au terme d'une dépossession absolue de toutes les valeurs relatives qui entretiennent un monde faux d'exploitation et d'aliénation. Les divisions n'ont pour lui comme pour nous aucune existence réelle, aucun fondement ontologique. Elles sont le fruit amer de la possessivité et de la peur, passages forcés dans le Champ délirant de la Différence et de la Nécessité appelées à s'unir dans l'enstase de la Croix au centre de nous-mêmes : épreuve vitale qu'il nous revient d'assumer sans échappatoire possible jusqu'au bout de notre agonie solitaire.

Et cette Guerre Sainte, ces transferts, ces tentations de la Volonté déchirée entre les Forces obscures, sous-tendent l'Harmonie pré-existante de l'Etre entier. Voici la Guerre des pillards dans l'âme agonisante et la misère de la dualité psychosomatique qui s'étendent au Monde entier, spasmes d'un Cadavre à l'Image du Demiurge et qui ne veut pas mourir. Les cinq sens, dans une même maison de chair sensible, se dressent l'un contre l'autre et s'atrophient. Raison contre Volonté, Acte contre Intention, Image contre Signification... Le Jardin des cinq arbres flétris est devenu terrain

vague et le Soleil est noir !

La Violence est partout. Quelle paix invoquerons-nous ? Et pour quels maîtres aux vêtements délicats ? L'Etre à nu, écorché, sous le moindre de nos gestes. Un Feu embrase le Monde crucifié. Plus d'échappatoire possible : «Deux se reposeront sur un lit : L'un mourra, l'autre vivra» (61). A chaque instant, l'anse de la cruche se brise et nous ne pouvons plus oublier. L'Etranger tourne autour de l'agneau pour le dévorer. Le Temps de la Souffrance et du Mépris élude toute promesse de Salut. Chaque jour est un sursaut de la bête condamnée. Le singe s'agrippe à notre dos comme un manteau de fluide glacial. La propagande du Choix nous semble dérisoire. L'Usurpateur qui monopolisait la vie, la jouissance et le savoir s'avère de moins en moins crédible.

Les masques tombent, papier mâché. Ce n'est plus la Foi qui nous retient mais l'angoissante perspective du «Manque», la peur du Lendemain solitaire. Le Conscient collectif, le Père, la Loi s'inquiètent au nom de l'Acquis, du processus d'émergence et d'intégration de l'inconscient personnel qui débouche inéluctablement sur l'Eveil, l'Individuation, et cherche par une répression violente et systématique à empêcher ce qui lui apparaît comme une menace subversive de son Pouvoir et de sa Sécurité. Sortir de l'impasse, pour l'Ange Rebelle, c'est d'abord liquider cet inconscient personnel en l'amenant à la conscience élargie, faute de quoi l'accès à l'Inconscient collectif, à la perception du Tout unitaire, est bloqué.

Il ne faut pas que le Père dans le Temps dévore le Fils solaire.

Mais que le Glaive du Fils ouvre le crâne de l'Ancien afin que la Pensée formatrice se libère et, avec elle, un monde éternellement neuf. Il ne faut pas que le Lion dévore le Soleil. La Paix véritable dépend de l'Avènement de l'Aube dorée, de la Connaissance de Soi qui éclaire le Monde malgré lui. Connaissance de CELA qui est Issu de Celui qui est le MEME en toutes choses. Le Conflit persiste et s'aggrave aussi longtemps que le principe de la non-dualité n'est pas compris et réalisé, à la source essentielle de notre être. Reconnaître une fois pour toutes qu'entre l'Arbre et le Fruit, toute préférence est illusoire (43). Il n'y a pas de salut dans le Devenir. La seule connaissance est métaphysique, dépassement de la politique et de la psychologie, et qui aboutit dans le Silence de la Non-Dualité.

«Celui qui a trouvé le monde et est devenu riche, qu'il renonce au monde» (110). Ainsi la psychologie, qui ne saurait se substituer à la métaphysique, tôt ou tard se parfait en elle au terme d'un processus de structuration qui en est la condition préliminaire. Car il me faut bien reconnaître avant tout l'interdépendance du Moi et du Monde si je veux pouvoir les surmonter. «Quand vous vous connaîtrez, alors vous serez connus, et vous saurez que c'est vous les fils du Père-le-Vivant...»(3). Par là, Jésus invite ceux qui ont perçu les vanités de l'Avoir et du Vouloir à transcender tous les systèmes fondés sur la contradiction pour n'obéir

qu'à leur véritable nature, le Vouloir unifié du Père. Jésus invite ceux qui ont reconnu la structure de leur «pauvreté» à une rupture décisive avec cette totalité qui entretient et prolonge indéfiniment l'Organisation et la Représentation dualiste du «Monde». Il s'agit de ne plus commettre ce que d'ores et déjà nous récusons dans la secrète conviction de nos cœurs, à nous dévêtir des oripeaux de l'Histoire personnelle et collective, à déchiqueter la bande son-image des enregistrements de la Survie programmée, à nous démailloter de ce carcan d'infantilisme qui nous maintient dans l'obéissance obligée du Besoin, à cesser de nous soucier du soir au matin de ce que nous revêtirons dans le gouffre des lendemains probables... C'est par un dépouillement et une sincérité totale, qui est de reconnaître ce qui EST, que la Parole du Vivant en nous se fait CHAIR et qu'en elle et par elle, notre chair se refait Verbe de Vérité, démonstrative de l'Evidence Lumineuse. Par elle, nous dénouons les nœuds de la chair et du monde de la frustration permanente. Par elle, nous pacifions le désir drogué de multiplicité confuse et de pseudo-nécessité. Cette transparence révélée par la Rencontre du Vivant est acceptation totale de soi et donc des «autres», et, en elle, la dualité du Vrai et du Faux, du Oui et du Non — «la pire maladie de l'esprit» — comme dit Seng-t'san, s'évanouit au regard éveillé. SEUL demeure Celui qui Est Issu de Celui qui Est le MEME et qui n'a d'autre cause que SOI et n'éprouve nul besoin d'autre chose, ni de justification ni de preuve.

«Pour l'éclairé dont les centres sont des soleils fulgurants, le Seul son de cette voix intérieure est preuve de sa vérité» — dit Mevlana Jallal'uddin Rûmî.

Ce qui nous trompe, c'est qu'il y a une apparente dynamique de la Contradiction qui semble constituer, dans la perspective du Progrès, le moteur de l'Intelligence humaine, la raison finale de l'Histoire et donc du Temps linéaire et abstrait. En vérité, c'est cela l'Ignorance même qui repose sur la précipitation dialectique démente des forces contraires de la Nature que sont, simultanément, l'Inertie et la Passion. Cette négation mouvementée de la vraie Connaissance est sans commencement : c'est la Douleur inhérente à ce monde du Mélange qui semble justifier le Changement et l'Espoir, qui nous fait l'impression de stimuler notre vitalité, notre croyance en une finalité, par un mélange trompeur de résistance et d'effort. Toute idéologie du Devenir et de la Compétition est fondée sur ce mensonge militant. Alors qu'en réalité, ce cercle vicieux l'épuise, l'exploite, la dilapide, la conduit à l'éclatement et à l'inflation. C'est le mécanisme conditionné de la Fécalité exprimé dans le Cycle barbare de la Production et de la Consommation, la négation de l'Etre en tant que Plénitude, c'est l'Algèbre du Besoin érigée en nécessité absolue qui transforme l'Etre en mécanisme d'absolue dépendance. C'est ce leurre inventé et exploité par les Archontes mondains, comme la morphine de l'âme, qui, statufié en absolu, pérennise la domination de l'âme par le corps, voilant son injustice pourtant flagrante sous les promesses

messianiques indéfiniment reportées. En proposant une infinité d'alternatives possibles et de substituts probables dans le devenir, ces systèmes de représentation du « monde » façonnent un mensonge permanent de « liberté » possible.

En fascinant l'ignorant asservi par la multiplicité de ses chaînes possibles, « ils » l'intoxiquent toujours plus pour lui faire oublier son « manque » à être et à savoir. Par la promesse d'un « progrès » indéfini, ces systèmes organisent froidement la continuité du Besoin où chacun se voit forcé d'alimenter son ego au nom de pseudo-nécessités faites « Lois naturelles », excluant ainsi l'exigence légitime de Mutation et de Maturation qu'est la Metanoïa. Parce que la « Loi » s'y oppose, « ils ne voient plus qu'ils sont venus au monde vides, vides, ils chercheraient également à SORTIR du monde... » (28)

Le VIVANT qui EST cette exigence vitale et métaphysique en nous, va renverser notre demeure conservatrice d'Iniquité. Il ne s'agit plus de progresser vers la réalisation de la Promesse Utopique Idéale mais de Revenir à la Racine de toute Réalité, à la Source bouillonnante de toute Vérité, à l'indéniable couronnement de l'Expérience, à l'évidence a-priori, universelle, de toute révélation particulière.

Quelles que soient les « fautes » du père ou du fils, en cette même maison qu'est notre « corps », notre « conscience », notre « monde », la Métanoïa ne s'appuie sur la culpabilité de personne. Plutôt que de charger autrui de notre propre croix, nous assumons ces « fautes » comme des données de notre propre épreuve, tout entière tendue à la Réalisation du Royaume ici et Maintenant.

Seuls les pharisiens vertueux et lâches s'attachent à définir la culpabilité d'autrui. Juger pour condamner ne sert à rien. Nous ne pouvons détourner la destinée de personne. Nul particulier ne peut se substituer au Tout. Changer le Monde, c'est vomir ses illusions et changer de mentalité. Le disciple éclairé ne puise ses enseignements que dans les causes de ses propres bavures. Il plonge ses regards en ses propres abîmes à la recherche du bon et gros Poisson (8) et il se dresse Solitaire et sans peur.

Toute tension mentale entre deux extrêmes opposés dans le Même esprit implique à tous les niveaux une contradiction fondamentale qui « engendre » le mouvement. Inutile de fuir : ce serait l'exacerber, la rendre plus tragique, plus amère, plus exigeante, plus violente encore. Elle est la Vie qui se rebelle contre toute finalité imposée de l'extérieur, contre toute volonté de détournement, d'abstraction, de fixation.

Personne ne résoudra ce conflit à notre place. La cause est en nous seuls. En assumer la responsabilité, c'est garantir déjà la liberté. A quoi bon en projeter l'Ombre dans le Social ? Pourquoi ne pas tenir notre contradiction par les deux bouts, la contempler sans faillir comme la Croix que nous portons avec Jésus et au Centre de laquelle tous les Contraires s'abolissent, toutes les directions de l'Espace possibles coïncident ? Cela exige un minimum d'imagination créative. Alors cette croix cesse de ressembler à

un lieu de torture pour devenir une structure fulgurante, une épée de Lumière dont la lame est de Feu, le Feu de la Discrimination gnostique.

La méthode contemplative – ou Voie négative – réduit la différence qui sépare arbitrairement les hémisphères de la subjectivité et de l'objectivité, qui, en réalité, ne font que représenter le double aspect d'une seule et même Connaissance globale.

Une intense méditation sur la vérité centrale essentielle de ces deux faces de la Connaissance abolit la différence entre elles. L'Œil du Voyant et la Lumière ne font qu'Un.

Explorant toutes choses jusqu'en leur centre, l'extrême point de chaque pensée rejoint le point de départ de cette pensée sous la forme de son contraire. Les opposés sont finalement perçus dans leur ambivalence réciproque et leur mutuelle interdépendance. Toute fin dans ce monde du Mélange est un extrême, un terme de la contradiction qui ne peut exister qu'en relation avec sa fin contraire.

Ceci reconnu, l'un et l'autre s'annulent réciproquement dans l'Unité originale retrouvée qui est Silence, Lieu de Repos et non-pensée. Tout mouvement dialectique de la pensée repose sur le substrat de l'identité des contraires. La Métanoïa implique l'abolition de toute dualité au niveau de toutes les ambivalences, telles que l'Un et le Multiple, Sujet et Objet, Fin et Moyen, etc... Elle se réfère à un principe de continuité, à l'Eternel Maintenant en lequel l'Etre prime sur le Devenir, en lequel la primauté ontologique est donnée à la Cause plutôt qu'à l'Effet. La Réalisation du Soi, étant non-duelle, est détachée à la fois de toute finalité du mental et des mots.

Alpha et Omega, Jésus en tant qu'archétype du Soi réalisé est le Commencement et la Fin de l'Œuvre.

Il assume la contradiction posée par l'existence en ce monde jusqu'au bout, jusqu'à la synthèse finale qui est le Retour à l'Un sans second lorsque le Cycle des apparentes divisions est bouclé.

Car l'Œuvre, la Révolution de l'Etre, naît de l'Un, semble se diviser dans une «même maison» pour enfin réintégrer l'Un dont elle est issue. En réalité, l'Esprit ne cesse pas d'être Un mais paraît seulement se diviser pour les besoins du Cycle de la Connaissance.

La Contradiction «engendre» le sujet et le monde, la volonté et sa représentation en une série ininterrompue de révolutions culturelles. «Au temps où vous étiez Un, vous avez engendré Deux ; mais étant alors devenus Deux, que ferez-vous ?» (11)

C'est un processus circulaire et non un progrès linéaire indéfini. Celui qui en dévoile le Commencement, connaît la Fin, et ce qui est caché, enfoui douloureusement dans le chaos ténébreux du Désir partagé, lui sera dévoilé (5 et 18).

Un conflit ne peut être résolu ni par un simple acte de foi en un salut

providentiel ni par une négation violente ni par une stratégie intellectuelle qui tenteraient de l'éclipser.

Il faut le VIVRE avec et à travers l'ETRE ENTIER. Chaque étape de l'Épreuve initiatique est sans comparaison dans la durée ou la diversité. Il s'agit de la découvrir et de la transcender par une contemplation unitive sans peur ni désir, ni partage ni jugement, dans l'INSTANT PRÉSENT, sans référence ni au passé ni à un hypothétique avenir. Dans le dépouillement et le silence neutral, chaque image révèle sa faiblesse, son insubstantialité. L'action nous apparaît comme un phénomène naturel dégagé de toute finalité projetée par le mental séparé. Dans ce présent intensément vécu, totalement ouvert, lumineux, sans compulsion ni choix, le moi se dissout, fiction parasitaire, mirage superflu. Toute dualité s'évanouit. Il n'y a qu'un simple Flux de perception continu, sans idée de sujet actif pour le diriger et le contrôler ni de sujet passif pour le subir. L'effort compulsif cesse et fait place à une sensation de légèreté, de soulagement indescriptible. Le Vouloir se purifie de toute image dans l'éternelle Lumière du Père. Et cette lumière Est Ce qui EST — le SOI — «... et il illumine le monde entier» (24).

~ L'Œil de la Gnose, l'Épée de la Connaissance intuitive, pénètre la relativité de toutes les alternances proposées au partageur, les semblants de solution, les certitudes fausses, les réformes vaines, les promesses trompeuses, les affirmations délirantes, et les ramène tous à Zéro. Toute ombre est absorbée par la pleine lumière.

Jésus sait que cette incessante poursuite de buts qui caractérise notre monde ivre exige toujours plus de «nouveaux» buts.

Un désir insatiable d'objets, de possessions, de certitudes et d'assurances que la Fuite du Temps rend toujours aussi vide que le Vent qui agite le roseau dans le désert...

Celui-là même qui poursuit, ce sujet éphémère et superficiel, n'existe que par rapport aux objets aussi éphémères de sa convoitise.

Son emprise sur un monde fictif équivaut finalement à sa propre asphyxie puisqu'il se prive par là du Royaume Vivant auquel inconsciemment il aspire dans un incessant devenir qui ne débouche que sur le néant et la destruction.

Il vient un moment où la prise de conscience du leurre piégé — par lequel nous sommes à la fois le piègeur et la proie — atteint son dénouement tragique. C'est à ce moment que la Parole du Vivant trouve son champ de vibration et de résonance et que la Révolution de la Métanoïa prend tout son sens : il se produit au plus profond de la conscience une Rotation soudaine, un renversement complet de la Vision et des valeurs. A cet instant, la sensation de la tension, du conflit, de la contrainte, se délie. L'angoisse, le doute déchirant font place à la Vie spontanée du Royaume — qu'on ne saurait définir sans la trahir et qui élude tout contrôle, toute domination,

toute répression.

«... et ils se dresseront solitaires.»

Et nous savons que les Solitaires sont ceux qui entrent dans le Lieu du Mariage et du Repos.

Et nous savons qu'au Commencement comme à la Fin, le Fils n'a jamais cessé, en réalité, d'être Un dans le Père comme le Père n'a jamais cessé d'être Un dans le Fils.

Ainsi : «Celui qui entend la Parole de Dieu doit s'être complètement renoncé. Ce qui entend est identique à ce qui est entendu dans la Parole éternelle. Tout ce qu'enseigne le Père éternel, c'est son être et sa nature et toute sa déité ; il nous le révèle entièrement dans son Fils Unique et nous enseigne à ETRE CE MEME FILS.» (Eckhart)

P.A. Sarafian



«Peut-être les hommes pensent-ils que je suis venu jeter une paix sur le monde et ils ne savent pas que je suis venu jeter la division sur la terre, un feu, une épée, une guerre. Car il y en aura cinq dans une maison, trois seront contre deux et deux contre trois ; le père contre le fils et le fils contre le père. Et ils se dresseront solitaires.»

Qu'est-ce que la paix ? L'ACCORD PARFAIT dedans et dehors. Le schéma est indentique, qu'il s'agisse d'une créature, d'une communauté, d'une institution, d'une nation, du monde même : pour être parfait — sans quoi l'on ne peut parler de paix — l'accord doit absolument être réalisé à l'intérieur comme à l'extérieur.

Pas de paix pour un être humain sans accord préalable avec lui-même. A ce moment — c'est un fait constaté et comme un témoignage —, ses trois centres convergent vers le même objectif, ce qui lui confère le pouvoir de se tourner vers ses proches, coeur et mains ouverts, pour les comprendre, les aider, les ramener s'il le faut sur le chemin de vérité qui est le sien. Les aimer, en somme, sans rien retenir pour lui. Car, ne nous y trompons pas : il n'est pas de paix authentique par faiblesse ou complaisance bien justifiées (chacun de nous a un immense réservoir de justifications de tous ordres). L'esprit, qui ne peut être complice d'aucune lâcheté, éprouve un malaise insoutenable ; le centre émotionnel, qui a cédé à une traction toujours contraire à l'amour, est incapable de vibrer ; et le corps, non étayé par une pensée et un coeur à la dérive, s'enlise dans ses souffrances et ses désirs

propres. Celui qui cherche — surtout s'il a si peu que ce soit goûté la lumière — est ainsi privé de ses plus précieux pouvoirs et se trouve désarmé devant les événements, les contradictions, les gens de sa Maison : il n'est plus capable de discerner le bon du mauvais, le juste de l'injuste, de choisir ce qu'il va falloir imposer. Espérer accéder à la paix par démission devient alors un leurre et provoque une souillure, parfois indélébile si l'on s'y enfonce ou s'y complaît.

La paix qu'apporte Jésus ne se «jette» pas comme un objet qu'on prend, qu'on laisse, ce ne peut pas même être un cadeau qu'on accepte ou qu'on refuse : elle se construit D'ABORD au dedans de chacun de nous. Et ce n'est pas facile.

Ce sera donc la guerre, la rude guerre sur soi contre notre inertie, nos tendances paralysantes, la ruée des convoitises et des prétextes, les identifications qui nous aveuglent et nous ligotent, surtout lorsqu'elles portent sur des créatures chères.

N'oublions jamais que l'Être auquel nous aspirons sur notre chemin de terre est par définition force et pureté. Le feu nous donnera l'une et l'autre si nous l'appelons, si nous le recevons, si nous offrons à sa brûlure salvatrice nos anciens et récents ulcères. Ce sera comme un autodafé du vieil homme récusé. Lorsque nous prenons conscience de la misérable condition où nous sommes, si nous crions à Dieu afin qu'il nous tire de la mare aux crapauds, il entend toujours notre voix puisqu'il ne renie jamais son alliance. Il met à notre côté une épée secourable qui nous permettra d'extirper les racines vénéneuses de notre ivraie personnelle. Bien affermie dans notre droite, elle nous donnera de l'assurance et du courage dans les inévitables affrontements qui parsèment la route de ceux, si faibles soient-ils, qui ont déclaré leur guerre — précisément cette guerre-là, qui les fera se dresser solitaires par choix fondamental irréversible, quels que soient les reniements ultérieurs provoqués par leur faiblesse d'hommes.

Ils peuvent à ce moment procéder d'un coup à la grande amputation en optant *pour* le cloître. Il leur aura fallu sans doute pour cela affronter sans fléchir ceux de leur propre sang. Les hauts murs les protègent désormais des occasions usuelles de trouble et de dispersion. Mais quelles que soient les grâces que leur aura valu le sacrifice — qui est en tant que tel un témoignage d'amour indéniable — rien n'est encore acquis sur eux et hors d'eux : ils doivent savoir qu'ils devront recréer chaque jour leur propre solitude intérieure, marcher sur le sentier qui monte sans jamais se retourner, transcender dans cet environnement favorable chaque geste, chaque émotion, chaque pensée, en faisant référence à Celui dont ils tiennent leur paix nouvelle. Et ceci jusqu'à la dernière minute du dernier de leurs jours. Car le vieil homme

reste vivace si l'on n'y prend bien garde. Il rue et gagne souvent, ici comme ailleurs. Et la chute est bien plus lourde de conséquences qui s'est produite en une enceinte sacrée.

Quant à ceux qui cherchent leur paix dans le monde, il est bien évident qu'ils ne peuvent en approcher sans avoir fait, sans *savoir faire* d'abord le vide en eux-mêmes. Si notre maison intérieure est pleine de bruit, d'agitation, d'associations d'idées, de scories, ou seulement de nous-mêmes, à qui, je vous le demande, le Seigneur rendrait-il visite ?

Que si au contraire l'homme en recherche a, par une longue discipline, acquis le pouvoir de balayer et d'orner sa demeure, d'y dresser la table et le couvert, d'y disposer des fruits et des fleurs, il peut attendre avec confiance : le Maître viendra, les bras chargés des dons qu'il promet. Ce sera l'heure intimissime où le cœur fermé s'ouvre à la lumière de cet Amour sans nom et sans limite, qui était au commencement et devient sien — pour un temps bref ou plus long.

C'est là un privilège que personne ne mérite, qui ne nous est pas imposé. Cependant il requiert notre accord puisqu'il exige une attitude préalable de recherche que stimule le sentiment de notre impuissance et de notre misère devant les choses de la vie, d'abord, qu'il nous faut assumer par priorité ; devant les mystères qui nous dépassent, ensuite, et qui nous deviennent progressivement perceptibles.

La vérité surgit ainsi, nue et intangible, par-dessus les peurs et les atteroiements des hommes. La servir représente un bonheur fondé sur la Paix, cette paix gagnée de haute lutte qui est le bien le plus précieux de ce monde impermanent.

Terre-Blanche



Voici un logion qui doit spécialement nous intéresser car, les versets correspondants dans les évangiles, ont engendré les erreurs les plus grossières et meurtrières qu'on puisse trouver dans le domaine religieux. C'est vrai qu'à première vue ce logion étonne, scandalise même. Mais est-ce possible que le Maître ait voulu parler de guerre, lui qui est le Prince de la Paix ? Il a bien dit qu'il apportait la paix... mais pas comme le monde la donne. C'est donc en contradiction avec la façon de voir du monde. De quelle façon-allons nous raisonner ; comme le monde, ou comme Jésus ? Prenons du recul pour voir au-delà de cette apparence, de ce concret qui

nous a d'abord frappés. L'image d'un Maître qui est doux et humble de coeur est-elle bien en nous ?

Alors, a-t-il pu prêcher les guerres saintes, les croisades et toutes les luttes fratricides faites soi-disant en son nom ?

Certains, pour contrebalancer l'énorme contradiction d'un Dieu apportant la paix et le salut en même temps que le feu, l'épée, la guerre, expliqueront que, dans ces paroles, Jésus ne fait qu'annoncer ce qui va arriver. En prophète visionnaire, il prévient ses disciples... et ne se trompe pas.

Si cette assertion était réelle, nous en serions avertis par la façon dont Jésus annoncerait pareilles horreurs. Une note de blâme et de tristesse ne pourrait en être exclue, exactement comme pour l'annonce de la destruction de Jérusalem. Même des larmes sont versées sur cette ville rebelle.

Il n'est rien de semblable dans ce logion 16.

C'est une affirmation très catégorique.

Le seul reproche que Jésus semble faire, c'est de ne pas savoir.

«Ils ne savent pas», ne comprennent pas le véritable rôle unificateur de Jésus. C'est en Maître que Jésus parle pour qu'au moins ses disciples puissent savoir, eux. Comprendront-ils ? La façon dont ce logion a été rapporté dans les évangiles permet d'en douter. Car les hommes «pensent» que Jésus est venu apporter une paix, un salut gratuit, une royauté puissante... grâce à sa mort sur la croix... et «ils ne savent pas» qu'ils auront à lutter. Ce logion est assez net pour le leur apprendre.

Remarquons tout d'abord, si nous voulons en avoir la clef, que Jésus, selon son habitude parle à l'aide de symboles. De telles paroles sont comme un feu et celui qui se tient près de Jésus est près de la flamme (logion 82). Cette flamme qui est la connaissance du Royaume des Cieux.

Pour l'épée, si nous songeons que le dernier acte de Jésus, avant sa crucifixion, fut de détourner l'épée de l'ami qui voulait s'en servir pour le protéger, nous nous posons une nouvelle question : de quelle épée s'agit-il ?

Le N.T. parle dans Luc 2,35, d'une «épée qui transperce l'âme», et, dans Hébreux 4,12, d'une «épée qui pénètre jusqu'à diviser âme et esprit en passant au crible les mouvements et les pensées du coeur».

Nous comprenons alors que cette épée est invisible et qu'elle représente l'enseignement divin.

Remarquons que dans le logion 98 il est aussi parlé d'une épée. Cette épée-là tue le grand personnage qui est dans la maison.

Parlons alors de la maison, nouveau symbole à déchiffrer.

L'apôtre Paul, qui s'est souvent servi, dans ses écrits, des symboles empruntés à l'Évangile de Thomas, parle de l'épée mais aussi de la maison.

«La maison du Christ, c'est nous» dit-il dans Hébr. 3,6.

Voilà qui est net. C'est donc dans notre propre demeure qui est notre être tout entier que vont se dérouler les divisions et les combats. Mais en vue d'établir l'unité, le Un. Jésus insiste sur cette unité qui est liée à la maison. Dans la maison du logion 98 l'homme fort est tué, mais dans celle du logion

48 il n'y a pas de bataille, car les deux habitants font la paix. C'est en s'unissant qu'ils deviennent UN.

Pour le logion 16 le combat est plus important car il y en a cinq dans la maison et ils sont divisés les uns contre les autres.

Pour savoir quels sont ces cinq, nous devons connaître parfaitement notre demeure. «Homme, connais-toi toi-même».

En formation, même avant notre naissance, notre maison a tout un apport héréditaire, astral (pensons aux douze maisons du ciel dont une a présidé à notre naissance) familial, social... pour ne mentionner que les influences les plus importantes. De quoi étouffer l'esprit divin qui est en chaque homme et l'empêcher lui-même d'être un fils de Dieu. S'il n'en a pas conscience, il vivra avec ses facultés en combats incessants sans espoir d'unité. Son ignorance peut lui être fatale chaque fois qu'il cherche une échappée. Il faut une préparation. Le logion 98 souligne cette préparation. Dans sa maison l'homme commence à en percer un mur pour voir si sa main est assez sûre. La brèche faite, il peut s'attaquer au grand personnage et le tuer. Ce grand personnage, c'est le père du logion 16. Avant d'entrer en duel avec lui, des combats préliminaires ont lieu : «trois contre deux, deux contre trois». Ces affrontements sont nécessaires pour éliminer ce qui est de trop et à nouveau deux personnages essentiels s'affrontent.

Oui, pour affronter ce qui est le plus enraciné en nous, il faut expérience et connaissances, car le père c'est l'autorité, la contrainte, l'inhibition. Freud dit bien que chaque homme doit, à un moment donné, tuer le père en lui. Ce que dit du reste le logion 55, qui parle de «récuser son père et sa mère et aussi ses frères et soeurs».

Car c'est bien de la famille qu'il s'agit. Plûtôt d'un esprit de groupe et de race. «Le peuple élu» était et est encore bien typique d'un tel esprit. Celui que Jésus récuse justement.

Non, toutes les longues lignées d'ancêtres ne l'inquiètent nullement.

Il ne veut pas être appelé «fils de David» ; aussi ironise-t-il : «Comment David pourrait-il dire Seigneur à son propre fils ?» (Matt. 22,45)

Et ces «anciens» qui sont malmenés : «Ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du ciel»... «Les prophètes sont morts».

Par ces paroles Jésus «tue le père» et se dresse solitaire. Il peut faire face à tous les éléments adverses qui l'entourent, seulement de l'extérieur, car en lui la bataille est gagnée. Il a établi une base positive solide par la force de la lumière et de la connaissance divine.

Nous sommes bien le lieu où la bataille se joue... Il ne s'agit pas de fuir en refusant tout effort, mais d'aller au fond de nous-même pour acquérir les connaissances qui nous font défaut. «Ce n'est pas à l'homme que nous sommes affrontés» (Eph. 6,12) mais à nous-même.

Et la victoire remportée, l'amour est là triomphant. Il n'y a plus aucun rejet, c'est pleinement «Celui qui aime son Père et sa Mère comme Jésus les a aimés». Log. 101.

E.Touaille



Si l'on veut s'unifier, accéder au Royaume, il y a lieu d'examiner avec soin, le fondement de sa démarche et de réfléchir aux possibilités d'atteindre son but. De nous-même, rien n'est à rejeter puisque tout est Un. Il est légitime que toutes nos potentialités – et il n'y en a pas de bonnes et de mauvaises – se réalisent. « Quel qu'il soit, celui qui agit conformément à sa nature atteint la perfection », dit la Gita. Le point de départ est donc de s'efforcer de se réaliser, et d'abord dans le monde. Il est indispensable d'avoir effectué une telle expérience et de s'être heurté aux multiples contradictions qui nous animent.

Entre ce que nous voulons être et ce que nous sommes réellement, entre l'image de nous mêmes et nos possibilités, il y a un fossé impossible à franchir. C'est une constatation désagréable mais évidente. Nous découvrons d'abord trois bouches avides réclamant leur pâture : sensations, sentiments, idées. Tâchant à tour de rôle de prendre en charge nos cinq sens, notre corps, notre émotivité et notre intellect déversent continuellement une masse incohérente de messages contradictoires se bousculant pour trouver place dans la structure raciale, familiale, culturelle, religieuse, sociale etc... revendiquée comme notre moi et n'étant qu'un conditionnement formé depuis notre naissance d'éléments extérieurs et alimenté quotidiennement par les diverses propagandes des media. C'est en nous appuyant sur ce fatras que nous employons notre énergie vitale à nourrir notre ego, cette image que nous voulons imposer aux autres, qui, de leur côté, font de même avec nous.

On est obligé de constater la puérité, l'absurdité de ce jeu général qui rend toute communication illusoire (qui parle à quoi ?). Mais cette constatation fait peur, car alors nous n'existons pas, nous ne sommes que des machines déglinguées répétant sans fin les mêmes activités stériles et nous voulons remédier aussitôt à cet état de choses, « faire quelque chose ! »

Arrivé à ce point, il faut être très vigilant pour percevoir ce qui se passe en nous. L'ego menacé dans son existence cherche à se survivre et nous conduit à vouloir chercher à l'extérieur ce qui nous manque. Nous avons constaté une absence d'être et immédiatement se manifeste en nous un mouvement cherchant à combler ce manque d'être par un avoir. Nous voici à nouveau solidement amarrés dans la dualité et l'illusion. Et c'est la fuite en avant. Vers un système quelconque nous fournissant une méthode pour nous forger une âme ou un moi solide, ou simplement vers l'oubli.

Il nous faut voir ce réflexe en nous, distinguer ce besoin de fuir la réalité, ressentir la culpabilité qu'il engendre et qui accélère encore notre fuite. Pour arrêter ce processus il faut faire volte-face. (Métanoïa : se retourner littéralement). Pour changer de système de pensée, faut-il encore connaître ce système de pensée. Il s'agit d'abord d'observer sans rien vouloir changer. Le L. 5 dit : «Connais ce qui est devant ton visage et ce qui t'est caché te sera dévoilé.» La cause première de notre fuite est la découverte que nous ne sommes qu'un essaim de désirs opposés, de censures, de frustrations, de compensation de ces frustrations, d'associations reliant des expériences contradictoires se déplaçant au hasard des chocs extérieurs, au milieu des projections de nos peurs et de nos espoirs. Tout cela assemblé par notre mental en un semblant de cohérence que nous appelons : moi. Cette constatation, en effet, est effrayante, et tant que ce moi conserve un semblant d'existence, nous ne pouvons nous raccrocher à rien de réel.

Nous regardons, effarés, le contenu du filet du L. 8 que nous retirons de la mer. La masse des petits poissons nous cache le bon et gros poisson. Ce dont nous parle Jésus dans le L. 70, qu'il nous faut engendrer en nous et qui nous sauvera, n'est pas encore développé. Le bon et gros poisson est là, dans le réel, dans le présent. Mais nous ne sommes pas avisés et nous ne le voyons pas. Comment le pourrions-nous puisque nous ignorons totalement la saveur du présent ? Nous sommes continuellement agis par le conditionnement qui a façonné notre mental, plongé dans ses classifications et ses références. Nous sommes programmés comme un ordinateur et agissons en conséquence : mécaniquement. Le mental usurpe continuellement la place de la conscience. Il est aux idées ce que le dictionnaire est à la littérature. Aussi est-il clair que nous n'en avons pas. Nous rabâchons des citations et des souvenirs plus ou moins amalgamés à des expériences. Branchés sur la mémoire, nous ne fonctionnons qu'au passé.

Il s'agit de ressentir que dans la présence de l'instant nous formons un tout avec l'univers. Comment le pourrions-nous, captivés — donc captifs — par l'activité de l'ego qui ne peut manipuler que des conséquences dont il ne connaît pas les causes ? Ce lâcher-prise demande un grand effort, mais ce trésor continuellement offert et que nous persistons à ignorer est le message le plus précieux de l'enseignement de Jésus rapporté par Thomas ! Nous ne sommes intéressés que par ce qui nous détourne de la source. Mais si nous effectuons la Métanoïa (si nous nous retournons, comme un gant), alors, nous verrons ce qui est. Comme Galilée, libéré des certitudes de son époque, a perçu la réalité, c'est-à-dire la terre qui tournait. Jésus le répète constamment. Citons :

L. 51 «Ce que vous attendez est venu, mais vous, vous ne le connaissez pas.»

L. 91 «Celui qui est en face de vous, vous ne l'avez pas reconnu et cette circonstance, vous ne savez pas l'apprécier.»

L. 113 «Mais le royaume du père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas.»

Ce qui est le plus proche de la nature du royaume pour moi est une ignorance. Ignorance qui m'inclut et dont je suis le siège. Une ignorance sans spéculations et que j'arrive à atteindre par une grande immobilité. Si je demeure ainsi, la peur et la culpabilité disparaissent et j'aperçois la pierre d'angle que j'avais rejetée.

Dans le L. 16 Jésus a dit :

*«Peut-être les hommes pensent-ils
que je suis venu jeter une paix sur le monde
et il ne savent pas
que je suis venu jeter des divisions sur la terre
un feu, une épée, une guerre.»*

Jésus n'apporte pas de récompenses futures, d'enseignement ou l'on soit pris en charge, de paix consolante ou d'euphorie. Il nous faut œuvrer nous-mêmes et maintenant. L'homme ordinaire est continuellement plongé dans la dualité, mais il peut s'en rendre compte et dès lors commence la guerre. Guerre contre l'apathie, la routine, les habitudes. Ici commencent les divisions entre ceux qui essaient de se remettre en question et ceux qui se laissent couler dans leurs automatismes. Buter contre nos pulsions contradictoires, constater avec persévérance que nous sommes mus par des opinions qui ne sont même pas personnelles, nous blesser au tranchant de l'épée Vérité, c'est chercher, c'est frapper. C'est labourer le champ du trésor caché, devenir un homme averti.

Nous brancher sur le présent, c'est éliminer d'un seul coup tout ce superflu qui nous harasse. Se débarrasser de toutes ces scories qui n'ont rien à voir avec nous-mêmes, nous détacher de l'inconscient collectif, ou plutôt faire surface après l'avoir traversé.

Les petits qui têtent du logion 22 sont dans une ignorance, un non-faire total, corps, sentiments, intellect en harmonie. Ils pèsent sur la plénitude de l'instant. Ils sont confiance et abandon au flux de vie, immobiles, flottant sur le jaillissement continu du présent, échappant au temps dans une joie paisible et grave. Cette joie toujours liée à l'effort de conscience.

Continuons le L. 16.

*«Car il y en aura cinq dans une maison,
trois seront contre deux
et deux contre trois ;»*

« L'homme a cinq centres : intellectuel, émotionnel, moteur, instinctif et sexuel. Le fonctionnement intégral des cinq centres les amène à s'unir aux centres supérieurs qui introduisent le principe jusqu'alors absent » (la conscience), disait vers 1920, Gurdjieff à ses disciples (1).

*« Vous possédez en effet cinq arbres dans le paradis qui ne
bougent ni été, ni hiver,
et leurs feuilles ne se perdent pas.
Celui qui les reconnaîtra
nè goûtera pas de la mort. »*

dît Jésus au L. 19.

Tant que les cinq arbres ne se révéleront pas et que nous ne pourrons pas vivre dans leur harmonie, nous demeurerons divisés. Nous sommes la cornue, la matière première et le combustible et par l'incandescence seulement nous deviendrons Un. Ce lion (L. 7) qui nous déguste tranquillement, ce flot d'images suscité par l'ego nous donnant l'illusion d'être différents de nos semblables (et meilleurs), cette continuelle rêverie que nous appelons vivre, acceptons-nous que le feu l'embrase ? Question fondamentale qu'il faut continuer à se poser.

Quand nous serons près de la flamme, quand nous commencerons à nous connaître, nous arriverons à distinguer la vie en nous, qui est balancement des contraires. Alors nous verrons :

*« le père contre le fils
et le fils contre le père,
et ils se dresseront solitaires. »*

L'emploi, courant, du terme « s'identifier » pour définir le mouvement vers l'Un, me semble impropre. S'identifier implique l'oubli d'une partie de soi au profit de la chose à laquelle on s'identifie et qui vous sollicite. En réalité nous sommes l'Un, le Tout dans sa splendide diversité et c'est en nous identifiant, consciemment et inconsciemment, à certains aspects privilégiés de ce Tout que nous nous enfermons dans la dualité. Cette identification héréditaire est comme un tic, une crampe — tellement habituelle qu'elle nous apparaît naturelle — qui perpétue cette illusion d'autonomie. C'est mon identification avec mes convictions, mes émotions, mes sensations, tour à tour, qui m'empêche de ressentir mon authentique unité avec le Tout.

Arrivé à la contradiction essentielle — le fils contre le père —, cette opposition même empêche l'identification. Il faut un positif et un négatif. Il faut un couple dans la chambre nuptiale (L. 104). Si le fils rejette le père ou s'identifie à lui, il n'y a plus qu'une stérilité sans espoir. Mais si le fils et le père s'acceptent dans leur antinomie, se contemplent au summum de leur

1. Fragments d'un enseignement inconnu, P.D. Ouspensky. Stock, Paris

disparité, «solitaires», ils sont joints par la foudre, l'orgasme, dans l'énorme silence où se fait «le mâle et le féminin en un seul.» L. 22.

L'unité ne peut être appréhendée que dans le déchirement et en même temps l'exaltation provoquée par une totale contradiction intellectuelle. Alors, la révolte et la soumission, le vide et le plein, l'obscurité et la lumière, la vie et la mort ne sont plus des opposés mais une seule, même chose. La vapeur est-elle moins eau que la glace ?

Éprouvons-nous tels que nous sommes, attentifs à nous mêmes en même temps qu'aux autres. Sans tricher ni avec nos exigences de futurs éveillés, ni avec les légitimes besoins de notre nature. Acceptant notre limitation, vivons nos contradictions et assumons-les lucidement, sans avoir besoin de personne, car :

«Ce sont les solitaires qui entreront dans le lieu du mariage.»(L. 75) Là, nous toucherons ce qui est. Le non-différencié. Nous absorberons la lumière avant qu'elle ne soit déformée en images et oppositions par nos sens. La vie n'a pas de contraire.

Et nous découvrirons qu'il nous a été donné :

*«... ce que l'œil n'a pas vu,
et ce que l'oreille n'a pas entendu,
et ce que la main n'a pas touché,
et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme.» (L. 17)*

Lao Tseu a écrit :

«C'est pourquoi il est une tradition qui dit : pour le TAO, lumineux est comme obscur ; avancer est comme reculer ; étranger est comme familier. Pour la suprême vertu, élévation est comme abaissement, candeur comme honte, générosité comme parcimonie, vertu bien établie comme perversité, probité comme malhonnêteté, véracité simple comme duplicité.»

«Grand carré sans angles, grand vase inachevé, grande mélodie silencieuse, grande image sans contours : le TAO est caché et n'a pas de nom, cependant sa vertu soutient et accomplit tout.»

Tao Te King – Chap. 41

Paul Vervisch.

ETUDE

Nous sommes heureux de publier ci-après une étude de Paulette Duval, membre de notre Association, apportant la preuve que les soufis connaissaient l'Évangile selon Thomas et s'en inspiraient.

Cette étude nous montre qu'il n'était pas téméraire de rapprocher, comme nous l'avons déjà fait et comme nous serons encore amenés à le faire, la pensée soufique de l'Évangile selon Thomas.

Paulette Duval, Attachée de Recherches au C.N.R.S., est l'auteur d'une thèse présentée avec succès devant l'Université de Paris le 18 janvier 1975 :

**RECHERCHES SUR LES STRUCTURES
DE LA PENSÉE ALCHIMIQUE (GESTALTEN)
ET LEURS CORRESPONDANCES DANS LE CONTE
DU GRAAL DE CHRETIEN DE TROYES
ET L'INFLUENCE DE L'ESPAGNE MOZARABE DE L'EBRE
SUR LA PENSÉE SYMBOLIQUE DE L'ŒUVRE. (1)**

UNE CITATION DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS CHEZ UN MYSTIQUE ARABE DU 8-9^e S.

En 1966, Sh. Pinès retrouvait chez un auteur arabe du X^eme siècle, Abd al-Jabbar, une variante de *Luc*, XII, 13-14, qui est celle de l'Évangile selon Thomas. Là où *Luc* dit : «Homo, quis me constituit iudicem aut divisorem super vos?» (XII,14) le logion 72,5 donne : «ô homme, qui a fait de moi un partageur ?». L'omission du «iudicem aut» se retrouve chez Abd al-Jabbar : «(...) il lui disait : qui a fait de moi un partageur entre vous ?» (1). Les Arabes auraient donc connu l'Évangile selon Thomas, ce qui, somme toute, n'est pas très surprenant.

Le passage que nous présentons ici, découvert chez un écrivain mystique arabe du IX^eme siècle est, croyons-nous, plus significatif. Il pose

1. diffusion : Librairie Honoré CHAMPION, 7 quai Malaquais -- Paris.

en outre le problème des rapports entre la pensée mystique ésotérique de l'Islam avec la doctrine enseignée par Jésus dans l'Évangile selon Thomas.

Abu'Al al-Harith ben Asad *al-Mubāsibī* al-basrī al-Anazī, est un des premiers mystiques de l'Islam. Né à Basra en 781, il vint très jeune à Bagdad où il enseigna et mourut vers 857. On l'avait surnommé *al-Mubāsibī*, soit, comme le dit l'*Encyclopédie de l'Islam* (2), parce qu'il pratiquait l'examen de conscience, soit, plus probablement, selon le poète persan du XIII^{ème} siècle. Attar, (3) parce qu'il ne prononçait pas une parole sans y avoir longuement réfléchi. Il est l'auteur d'une *Ri'āya* (méthode) (4) qui eut une diffusion remarquable et que Ghazzali pratiqua. Il s'y propose une transformation interne de l'homme par le moyen d'une règle de vie. « Cette règle de vie implique de discerner la raison (*aql*) de la science (*ilm*), car toute connaissance théorique ne rend pas pratiquement raisonnable (parabole du semeur) et pour comprendre il faut écouter d'une certaine manière. » (5) Mais *Aql* n'est pas seulement la « raison », l'intelligence rationnelle ; le mot connote également la capacité du « cœur » de l'homme à saisir directement, par intuition, ou inspiration divine, les essences des choses et les vérités divines. Mais ce « cœur », il faut le préparer à recevoir la Parole, et c'est le but de la règle de vie.

Alors, pour illustrer son propos, *al-Mubāsibī* se sert de la parabole du semeur : « Un sage se servit d'une parabole pour tout ceci et dit : Le semeur sortit avec sa semence et en remplit sa main, et il sema. Une partie tomba sur la surface du chemin et bientôt les oiseaux arrivèrent et l'enlevèrent. Une autre partie tomba sur les pierres, c'est-à-dire, des pierres lisses couvertes de peu de terre, et elle germa, jusqu'à ce que, les racines arrivant à la pierre et ne trouvant rien à pénétrer, elle sécha. Et une partie tomba sur de la bonne terre, mais pleine de ronces, et la semence germa. Mais en croissant les ronces l'étouffèrent, la corrompirent et l'enveloppèrent. Une partie enfin tomba sur la bonne terre, qui n'était pas à la surface d'un chemin, ni sur des pierres, et qui n'avait pas de ronces et elle germa, arriva au terme de sa croissance et donna de bons résultats. Le semeur est semblable au sage. La partie de la semence qui tomba sur le chemin est comme l'homme qui entend la parole sans vouloir lui prêter attention ; bientôt Satan vient la lui ôter du cœur et il l'oublie. Celle qui tomba sur les pierres est comme l'homme qui entend la parole, et l'accueille, et la laisse pénétrer en lui ; mais comme elle arrive dans un cœur vide, dans lequel il n'y a pas d'intention de se mettre à l'ouvrage, la parole s'efface de son cœur. Celle qui tomba sur de la bonne terre, mais pleine de ronces, est comme l'homme qui écoute la parole et est bien décidé à se conduire en conformité avec elle ; mais comme à l'heure d'agir, les appétits se présentent à lui, ils l'étouffent et la détruisent ; il abandonne ses projets. Celle qui tomba sur la bonne terre, qui n'était pas sur le chemin, ni pleine de ronces, ni sur des pierres, est comme l'homme qui entend la parole et se propose d'œuvrer en conformité, et se préoccupe de la mettre en pratique, et ensuite, il supporte patiemment les épreuves et réfrène ses appétits. » (6)

La première phrase de la parabole est le texte même du logion 9, v. 2-3 de l'Évangile selon Thomas. Les Synoptiques portent tous, en effet, que le semeur sortit pour semer, tandis que l'Évangile de Thomas dit :

2 – *Voici que le semeur sortit.*

3 – *Il remplit sa main de graines et les jeta.*

Les Synoptiques gardent bien le verbe sortir, mais ne mentionnent ni la main remplie de graines, ni le geste de jeter. Matthieu, Marc ou Luc semblent penser que ces détails vont de soi, et sont inutiles.

Il n'en est donc pas de même du mystique arabe. Cela est d'autant plus remarquable que c'est le récit des synoptiques qu'il utilise ensuite, presque mot à mot, et jusque dans l'explication moralisatrice de la parabole. D'où vient alors qu'il ait emprunté la seule première phrase à l'Évangile selon Thomas ?

Pour un islamique, la réponse ne peut faire de doute. Les trois gestes du semeur :

il sortit,

il remplit sa main,

il jeta (ou il sema, ce qui revient au même),

constituent une image très belle, très exacte, de la Divinité, telle que la conçoivent les Musulmans. Non pas une Trinité, mais les trois moments éternels de la Divinité, les trois « descentes » que l'Islam n'a cessé de méditer au cours des siècles. Les théosophes islamiques le font en général à travers le *hadith* du Prophète : « J'étais un Trésor caché ; j'ai voulu (ou j'ai aimé) être connu, et j'ai créé le monde. » (7)

Dieu est d'abord En-Soi-Pour Soi, éternellement solitaire, Irrévéle et Inconnu. Mais désirant être connu, il fait-être les essences éternelles, les Réalités premières, archétypes de toutes choses. « Dieu voulut voir sa propre essence » écrit Ibn Arabi. (8) Par un jeu de mots arabe, en effet, *al-ayn*, qui signifie essence, archétype, signifie aussi œil, source. Cette « descente » met l'être à l'impératif : « Sois ». Dieu voit sa propre essence « en un objet total (...) qui résume tout l'ordre divin. » (*al-amr* : ordre, commandement, a pour pluriel *umûr* qui signifie : réalités.) (9). Cette « descente », la deuxième, est la constitution de la Réalité des Réalités. La Troisième « descente » sera celle de la Manifestation, qui, chez Ibn Arabi, prend le nom de Expir du Clément (*nafas ar-rahman*) « par lequel Dieu dilata (*naffasa*) les possibilités impliquées dans les Noms divins, les soulageant (*naffasa*) pour ainsi dire de la contraction de leur état de non-manifestation ». (10) Le semeur *sortit*, correspond donc à la première « descente » de Dieu. Dieu sort de la maison, où, Invisible et Inconnu, il était comme un Trésor caché. Il *remplit sa main de graines*, correspond à la deuxième « descente ». Mais la Main est fermée : Dieu voulut (être connu), l'être est à l'impératif, mais c'est le stade du non-manifesté. *Et il jeta*, c'est la troisième « descente », celle de la Manifestation, qui « dilate » et répand le contenu de la main jusqu'alors fermée. Il en résulte :

a) Que le thème des trois « descentes » est attesté de bonne heure dans la

pensée théosophique de l'Islam. Cependant, bien que commenté à partir du *hadith* : «J'étais un Trésor caché», le respect de al-Muhâsibî pour un verset de l'Évangile de Thomas qu'il juxtapose, sans rien dans sa démonstration qui l'y oblige, au texte par ailleurs traduit des évangiles synoptiques, justifierait l'hypothèse que l'origine même du thème pourrait bien se trouver, en fait, dans les versets de l'Évangile selon Thomas ; jusqu'à l'image, chez Ibn Arabi, de l'Expir divin qui dilate le non-manifesté, semble un commentaire de l'image du semeur qui jette à tous vents le contenu de sa main.

b) Surgit alors la question de savoir ce que l'Islam, dans ses aspects ésotériques et mystiques, doit à une philosophie orientale, dont l'Évangile selon Thomas apporte bien d'autres témoignages.

En tout état de cause, on peut affirmer que, soucieux de connaître la Révélation divine qui s'exprime dans les Livres des Prophètes, les Musulmans n'ont eu garde d'oublier l'enseignement de Jésus, le saint prophète des Chrétiens, non seulement du Jésus des Évangiles canoniques, mais celui de l'Évangile de Thomas.

NOTES

- 1) Sh. PINES, *The Jewish Christians of the Early Centuries of Christianity according to a New Source*, Jérusalem, 1966. (Proceedings of the Israel Academy of Sciences and Humanities, 11, 13) p. 13, note 35. Cité par G. QUISPÉL. *Saint Augustin et l'Évangile selon Thomas*, in «Mélanges d'Histoire des Religions offerts à H.-Ch. Puech.» Paris 1974. P. 377.
- 2) Voir aussi BROCKELMANN, *Geschichte der Arabisch Literatur. Supplementband I*. Leide 1937. P. 351-352.
- 3) FARID ud-DIN'ATTAR, *Le Mémorial des Saints*, Paris 1976, p. 216. Plus connu comme le poète du «Langage des oiseaux», *Mantiq-ut-Tayr*.
- 4) Le Texte se trouve dans le manuscrit d'Oxford Hunt 611. Il a été édité en 1940 par Margaret SMITH, in «Gibb Memorial New Series,» 15.
- 5) L. MASSIGNON. *Essai sur les origines du lexique technique de la mystique musulmane*, Paris 1922, p. 222.
- 6) Ms. d'Oxford, Hunt 611, fol 5. Le texte et la traduction in M. ASIN PALACIOS, *Obras Escogidas*, T. II et III, Madrid 1948, p. 348-350.
- 7) MUHYI-d-din-IBN ARABI, *La Sagesse des Prophètes*, Paris 1974. Traduction et notes de Titus Burckhardt. Note 2, p. 22.
Voir aussi H. CORBIN, *En Islam iranien*, Paris 1971. T. III, p. 320-323.
- 8) IBN ARABI, op. cit, p. 21 et note 2.
- 9) id, p. 22 et note 1, p. 24 ; et *Glossaire* p. 225.
- 10) id, p. 134.

Paulette Duval

COURRIER METANOÏA

... Au niveau du paraître, Métanoïa est fragile. Au niveau du besoin réel, elle est l'alternative que tous attendent. Cela ne fait que commencer. Il faut tenir. L'intérêt est vif chez tous ceux à qui nous en parlons...

P.S.

... J'admire la soif de totalité de Métanoïa. Sa quête se manifeste avec une intensité qui me bouleverse. La revue me semble importante pour l'éveil des lecteurs et la dernière tranche bien des nœuds... Comme tout irait bien si chacun ne «prenait sa propre lampe pour la lumière du jour»...

A.D.

... Lorsqu'on s'est familiarisé avec les grands enseignements non-dualistes, le contraste entre l'Évangile selon Thomas et les évangiles canoniques devient plus qu'évident. Là où le premier reste pur et sans compromis, les autres tombent dans le dualisme. L'Évangile selon Thomas ne me quittera jamais. Aucun jour ne passe que je ne l'étudie...

P.M.

... Je tiens à continuer, avec votre aide et celle des «Aînés» de l'Association, l'exploration des logia de Thomas dont l'expression est si souvent déroutante. Mais ne sommes-nous pas encouragés, dès le début, par le logion 2 ? «Celui qui cherche ne doit pas cesser de chercher jusqu'à ce qu'il trouve.»

Qu'il trouve quoi ? Bien au-delà d'une compréhension intellectuelle — déjà difficile — c'est le Sens de l'Unité, donc de notre Identité avec celui qui nous parle. Tâche gigantesque, à laquelle nous sommes conviés cependant depuis toujours par tous les initiés. Sans avoir acquis une connaissance développée des ouvrages relatifs aux grandes religions orientales comme la plupart de nos adhérents, je me suis imprégnée toutefois depuis de longues années, au cours d'une quête solitaire, plus ou moins désordonnée, d'un état d'esprit qui est peut-être un prélude à la Métanoïa.

C'est cette première transformation (oserai-je dire évolution ?) — qui me rend plus critique en face des enseignements chrétiens habituels, tels que je les ai reçus, critique que je m'efforce pourtant de maintenir tolérante. C'est sans doute dans une attitude similaire que vous avez «délibérément renoncé à répondre aux articles de polémique dirigés contre Métanoïa» — détermination à laquelle je souscris entièrement.

Aussi, n'est-ce pas dans un but de polémique, mais de simple information que je vous fais part (un peu tardivement) de la conférence à laquelle j'ai assisté à C., le dimanche 7 novembre, conférence qui se voulait publique, mais qui en fait s'adressait à un auditoire essentiellement protestant.

Le sujet annoncé par le Pasteur-conférencier était «l'Évangile selon Thomas». Je n'entrerai pas dans le détail de cette conférence dont je vous parlerai plus longuement, à l'occasion de vive voix. Qu'il me suffise de vous dire quelques unes de mes impressions et de mes réflexions.

Ce choix n'était-il pas une erreur de la part du conférencier, s'adressant à un auditoire dont la presque totalité ignorait l'existence de l'Évangile selon Thomas ?

La présentation en fut un résumé succinct de la Préface de Ph. de Suarez. Dès le début une critique ironique à peine voilée annonçait le ton du discours, ironie qui est devenue, à mon point de vue, blasphématoire dans l'essai d'analyse de quelques logia.

Trop timide, et consciente de mon incompetence, il m'a été impossible de prendre la parole pour répondre aux quelques questions posées par le conférencier, en quête de l'adhésion de l'auditoire, adhésion facile, d'autant plus qu'elle était ignorante.

Mais laissons là le pénible souvenir que m'a laissé cette séance, à laquelle je ne regrette pas pourtant d'avoir assisté. Elle est pour moi la confirmation de l'éternelle lutte du dogmatisme contre la pensée gnostique toujours en mouvement...

M.M.

... Je crois avoir vaincu toute tendance dualiste en moi ; Bien avant de connaître Métanoïa, et je l'ai dit plusieurs fois, les notions de «paradis», «enfer», «jugement dernier», «résurrection», «rédemption», «rachat», «sauveur», «faire son salut», toutes ces notions nées justement de la conception dualiste du christianisme, m'ont posé des questions auxquelles je ne trouvais pas de réponse et sans elles je n'aurais jamais trouvé le chemin de Marsanne et de Métanoïa. Je n'ai jamais trouvé un caractère «consolant» au dualisme ; c'est presque le contraire : chaque fois que j'ai essayé d'approfondir j'ai eu un sentiment de peur et avant d'avoir connu «Métanoïa» je me suis plus ou moins mal senti dans ma peau vis-à-vis du monde.

R.K.

... Je lis « Paroles de Jésus et pensée orientale » et je suis mis en présence de la réalité que je cherche depuis l'époque de mes 12 ans. Et j'attends : suis-je dans une secte ? J'en ai connu bien d'autres après le Catholicisme. Tout y est passé, mais j'étais bien obligé de fuir dès les premières années. Dogmatisme, fausses lumières, redondances de ce dont on m'avait baigné les oreilles pendant plus de 20 ans. J'ai rencontré tout cela dans bien des églises (au moins trois), dans bien des groupes, y compris dans des groupes de psychologie « avancés » où les parcelles de vérité ne servaient que d'amorcer, de « savoir », en un mot de « dogmatiser » encore et toujours. Jamais je n'ai désespéré parce qu'il était en moi, ce Jésus rencontré dans Thomas que j'ai lu tout d'une traite. Mais quel vertige aussi ! Non, « on ne fait pas joujou avec Thomas ». J'ai eu peur. Et j'ai peur. Quelle solitude comme vous l'avez si bien souligné dans un des Cahiers ! Je connaissais la solitude parce que célibataire et « marginal ». Tout ça n'a plus d'importance parce que je sais de plus en plus que le vrai jeu de l'homme vient de la solitude, parce que je sens que j'ai peur de la solitude, celle peut-être que Rilke évoquait dans ses lettres à M. Kappus à propos du génie poétique.

Si je vous réponds, c'est que je pense que nous devons, grâce à Thomas, ou plus exactement par les paroles vivantes du Vivant par excellence, essayer de ne pas devenir des docteurs de la loi comme ceux qui dénaturèrent les paroles de Jésus voici 20 longs siècles.

Grâce à Thomas et aux Cahiers, j'ai la paix, parce que je vois, sans pouvoir l'expliquer toujours, pourquoi les horreurs des affrontements, pourquoi le contraire de ce que vous appelez dans le cahier 8 la « compassion ». Tout est Ego, individuel ou collectif.

W.B.



RECENSIONS

Sous la rubrique « Recensions », nous publions des compte rendus d'ouvrages contemporains ou des études critiques de textes anciens traduits et commentés par des auteurs actuels. Notre sélection est toujours directement inspirée par le souci de favoriser la pénétration des paroles cachées de Jésus-le-Vivant.

DE L'HOMME UNIVERSEL, DE 'ABD AL-KARIM AL-JILI, introduction, traduction et commentaires par Titus Burckhardt, Paris, Dervy-Livres 1975. — 103 p. (Mystiques et Religions).

La traduction que nous offre Titus Burckhardt ne représente qu'une partie, la plus importante, du célèbre livre : *al-insân al-kâmil* (L'Homme universel) du Soufi 'Abd al Karîm al-jîlî.

Jîlî, né en 1336, est un continuateur de l'enseignement métaphysique de Ibn 'Arabî. Il se situe donc dans la tradition soufique, laquelle constitue l'aspect ésotérique de l'Islam.

Avant de parler du livre de Jîlî, il convient peut-être de préciser que la voie soufique est une voie vers la connaissance de soi-même, selon la parole du Prophète : « Qui se connaît soi-même connaît son Seigneur », voie qui s'est inspirée non seulement de l'enseignement du Prophète mais aussi de l'enseignement des Évangiles et en particulier de l'Évangile selon Thomas, ainsi que l'atteste par ailleurs, dans le présent cahier, l'étude de Paulette Duval.

Il y a entre l'Évangile selon Thomas et la doctrine soufique des correspondances. Contentons-nous de dégager quelques orientations essentielles communes. Le langage des soufis révèle le souci, comme les paroles de Jésus, de nous faire découvrir notre visage originel. L'ego est un obstacle à l'aperception du divin parce qu'il nous maintient dans le dualisme. Mais ce n'est pas en se détournant du visible et du sensible pour fuir dans l'abstraction que la conscience du divin peut éclore. Au contraire, la création est l'occasion du divin : toute créature voile et révèle l'invisible ; lorsqu'elle est transparente, c'est-à-dire lorsque l'ego est mort, ce n'est pas l'Absolu qui est contemplé par la créature, c'est l'Absolu lui-même qui se contemple dans et par sa créature ; c'est le dévoilement. Comme dans Thomas, la réalisation aboutit à l'identification : « Si l'éphémère et l'éternel se joignent, il ne reste plus trace du premier » (Junayd). Pour tenter de rendre compte de cette

métamorphose, le soufisme a recours à des images qui rejoignent celles de l'hindouïsme. La réceptivité foncière qui présuppose le vide se traduit par l'image du récipient. La limitation que peut représenter le récipient à l'irradiation divine est nulle par rapport à son contenu qualitatif.

Le livre de Jîlî, remarquablement traduit par Titus Burckhardt, est précédé d'une introduction importante, qui est également l'œuvre du traducteur-commentateur et épouse en profondeur la démarche de l'auteur. La symbiose est ici une réussite. Du reste les travaux antérieurs de T. Burckhardt sont de nature à nous rassurer, aussi bien ses traductions et notes de Ibn'Arabî (1) que son ouvrage sur l'ésotérisme de l'Islam. (2)

L'Homme universel de Jîlî s'identifie, non pas à l'homme individuel, mais au prototype éternel et illimité de tous les êtres. Il est le Tout, au sens même où Jésus dit : «Je suis le Tout.» (3) Le Tout est transcendant, mais il est aussi immanent. «Le Tout est sorti de moi.» (4) Jîlî donne le nom d'Unité à l'aspect transcendant du divin, tandis qu'il désigne du nom d'Unicité sa révélation sous la forme différenciée. La distinction entre l'Unité et l'Unicité correspond à la distinction hindoue entre *Brahma nirguna* (Brahman non-qualifié) et *Brahma saguna* (Brahman qualifié). On ne peut accéder à l'Unité que par l'intuition informelle. Par contre, le processus de réalisation passe par l'Unicité. La contemplation des qualités de la réalité immédiate peut rejoindre la transcendance divine ; elle suppose une certaine dualité du connaissant et du connu, dualité qui s'amenuise jusqu'à la disparition au cours du processus aboutissant à l'identification. Le soufi exprime par le chant l'œuvre de la Réalité divine :

Elle m'attira, se substituant à moi en moi ;

Elle me remplaça, certes, mais où donc suis-je maintenant ?

Je deviens Elle, et Elle est moi-même... (5)

Nous retrouvons dans ce dernier verset presque le mot à mot de la parole de Jésus du log. 108 :

Il deviendra comme moi ;

moi aussi je deviendrai lui.

Pour le poète, la créature n'a d'être qu'en fonction de l'Être. Sans lui, elle n'est rien, avec lui, elle est tout, le Tout :

... lorsqu'apparaissent les fulgurations divines,

la création se revêt de la lumière de Dieu et devient une avec Lui.

Il s'éteint, puis Il se substitue à elle.

Il demeure à la place des créatures, et cependant elles n'ont jamais rien occupé.

Comme les vagues, dont le principe est l'unité de la mer,

Et qui, dans leur multitude, sont unies par elle ;

1. La Sagesse des Prophètes, trad. de Ibn'Arabî, Albin Michel, 1955.

2. Introduction aux doctrines ésotériques de l'Islam, Darvy-Livres, 1969.

3. TS 77. 3.

4. TS 77. 4.

5. L'homme universel, p. 71.

Quand elle est en mouvement, ce sont les vagues qui sont dans leur totalité.

Et quand elle est au repos, il n'y a ni vagues ni multiplicité. (1)

Ainsi, l'Homme universel est celui qui offre, après le dévoilement, son visage originel, celui où s'impriment les traits de la Plénitude. C'est le Prototype unique qui n'est autre que le Fils de l'homme dans l'Évangile selon Thomas. Jésus est le Fils de l'homme. Mais, contrairement à ce qui nous a été enseigné, il ne constitue pas un privilège unique ; Jésus nous en donne l'assurance formelle :

*Lorsque vous faites le deux Un,
vous deviendrez Fils de l'homme (2)*

Son amour universel ne veut exclure personne des noces de l'Époux. Nous sommes tous invités à entrer dans le lieu du mariage. Les soufis sont là, parmi d'autres, pour attester que la parole de Jésus ne constitue pas une promesse de Gascon.

E.G.

BURCKHARDT (Titus). — Alchimie. Sa signification et son image du monde... — Bâle, Fonction Ludwig Keimer pour les recherches comparées en ethnologie et en archéologie, 1974. - 231 p. , pl.h.t.

Faire justice des préjugés «modernes» qui s'attachent à l'«Art royal», fondé comme on sait sur l'analogie entre microcosme et macrocosme, exprimer les principes de l'alchimie dans un langage accessible aux contemporains et dans une perspective métaphysique résolument guénonienne, et donc universelle, tel est l'objet de ce livre dense et cependant «aéré».

L'auteur met l'accent sur le «Grand œuvre» dont la fabrication matérielle de l'or n'est que le symbole trop souvent incompris. Les procédés de purification et d'alliage des métaux n'étaient pour les alchimistes authentiques que les supports extérieurs de la transmutation de l'âme, le but final étant la réalisation spirituelle symbolisée par l'or «lumière solidifiée» et «soleil terrestre».

C'est dans cet esprit que sont décrites les phases de l'Art royal : l'œuvre au noir (mort alchimique) le blanchiment (purification et spiritualisation du corps) et rubrification (incorporation de l'esprit), le «mariage alchimique», union de l'âme et de l'esprit symbolisant l'unité parfaite où se fondent l'homme et la femme intérieurs (Soufre et mercure alchimique). Ici l'hermétisme rejoint la mystique dont le langage fait souvent appel aux termes alchimiques.

1. L'Homme universel, p. 73.

2. TS 106.

Assorti d'illustrations très clairement commentées, d'une bibliographie sélective et de notes explicatives, cet ouvrage est d'une lecture très attachante.

P.S.

LACARRIERE (Jacques). — Les Gnostiques. Ed. rev. et compl. ; Préf. de Laurence Durrell. — Paris, Gallimard, 1973. — 159 p. (Idées).

Il ne s'agit pas — bien que cette étude repose sur une sérieuse documentation — de l'œuvre d'un érudit. L'auteur se propose en réalité, non d'étudier la gnose, mais les gnostiques. Et voilà qui intéresse au plus haut point les Métanoïas puisqu'il s'agit de contestataires qui, « chrétiens » ou non, opposaient à l'autorité des clercs la nécessité d'une libre recherche intérieure.

Libre lui-même de tout préjugé religieux, l'auteur a choisi l'approche poétique pour tracer un portrait vivant de ces hommes lucides, rêveurs étranges et d'ailleurs étrangers au monde de violence où ils vivaient. Si les sectes ont connu des formes baroques et pratiqué des rites étranges, elles avaient en commun le refus d'un monde de mensonge et d'imposture.

Les doctrines très diverses des « maîtres de sagesse » : Simon le Mage, Valentin, Basilide, entre autres, nous sont surtout connues par les attaques de leurs ennemis. Quant à Marcion, qui rejoint la Gnose par le rejet de l'Ancien Testament, on lui doit la première tentative d'épuration rationnelle des Évangiles pour en retrouver le sens originel. Ne prétendait-il pas, au dire d'Irénée, que « Jésus a enseigné une doctrine secrète... C'est la foi et l'amour qui sauvent. Tout le reste est indifférent. » ?

La Gnose, cependant, poursuit son action souterraine et revit intensément chez les Bogomiles et chez les Cathares « jusqu'à ces Thermopyles de l'âme gnostique » qu'est Montségur aux yeux de L. Durrell. Mais la Gnose a retrouvé une nouvelle jeunesse parmi ceux de nos contemporains qui n'acceptent plus le compromis avec le mal. Pressentant l'essor de ce nouveau gnosticisme, Jacques Lacarrière confronte avec bonheur de merveilleux extraits d'hymnes gnostiques avec la « nuit de l'âme » qu'a connue le pauvre Antonin Artaud et la soif d'Absolu qui s'exprime dans l'œuvre des surréalistes et de R. Daumal.

Au-delà des fausses certitudes du christianisme officiel, cette nuit apparaît comme le passage nécessaire vers la lumière. La vraie révolution, tout intérieure, se situe dans cette perspective.

P.S.

BRAHMABINDUPANISHAD

Comme l'Évangile selon Thomas, les Upanishads expriment un enseignement qui se suffit à lui-même. Lorsqu'on les interroge avec ferveur et persévérance, elles répondent d'une voix qui s'éclaire et s'affermît au fur et à mesure de la recherche. Ayant en commun avec les paroles de Jésus la sobriété, la pénétration et l'orientation, elles opèrent une véritable alchimie intérieure.

Le nombre des Upanishads est traditionnellement de 108 ; elles représentent l'aboutissement de la littérature védique. Les plus anciennes remontent au 7^{ème} siècle avant J.-C. La Brahmbindupanishad, (1) dont nous reproduisons le texte ci-après, ne figure pas habituellement dans la liste des Upanishads importantes. Néanmoins la densité et la profondeur du texte permettent des rapprochements nombreux avec les paroles de Jésus. Nous avons indiqué les correspondances en mettant la référence du logion ou des logia à la suite du verset de l'Upanishad. Elles ne dispensent pas le lecteur de chercher lui-même les concordances que lui inspire le texte de l'Upanishad ; bien au contraire, seul le travail personnel est réellement profitable. Le rapprochement pourra être établi également avec la doctrine de « L'Homme universel » de Jili, dont nous rendons compte par ailleurs. Le Brahman de la parole est le Brahman immanent qui correspond à l'Unicité de la vision soufique ; tandis que le Brahman transcendant rejoint l'Unité à laquelle on accède en passant par l'Unicité.

1. Om ! L'esprit (manas) est, dit-on, de deux sortes : pur et impur. Impur il forme des désirs, pur il est libre de désirs. (6)

2. L'esprit est, en effet, pour les humains, cause de servitude et aussi de délivrance : on le dit agent de servitude quand il s'attache aux objets des sens, de délivrance quand il est vide d'objets. (28 ; 110)

3. Puisque l'esprit vide d'objets est favorable à la délivrance, cet esprit vide d'objets est donc le but constant du sage qui souhaite la délivrance. (4. 2 - 6)

4. L'attachement aux objets des sens banni, et l'esprit enfermé dans le cœur, quand on parvient à l'arrêt (des fluctuations) de la pensée (unmanibhâva), alors on obtient la béatitude absolue. (111. 7 - 8)

5. On doit le maîtriser (l'esprit) dans le cœur jusqu'à ce qu'il soit détruit : ceci est la connaissance et aussi la délivrance, le reste n'est que littérature verbeuse. (58)

6. « Il n'est pas concevable et il n'est pas inconcevable, il est concevable et inconcevable à la fois », on atteint alors le Brahman libre de partialité. (50)

7. On doit commencer le Yoga en méditant la syllabe sainte Om et, sans la syllabe, le continuer : par la prise de conscience silencieuse on atteint l'Être, non pas le non-être. (2)

8. Ceci est en effet le Brahman sans parties, sans distinctions, sans tache : «*Ce Brahman, c'est moi-même !*» Cette connaissance acquise, on atteint Brahman, cela est certain. (77)

9. Sans distinctions, infini, hors du domaine de la raison logique et de l'exemple typique, sans commune mesure, sans commencement, ainsi est connu l'Apaisement Suprême. (83)

10. Il n'est pas de destruction, ni de naissance non plus, ni d'objet d'adoration, ni de précepte, ni de désir de délivrance, ni délivrance : telle est la suprême vérité. (18)

11. Un Atman unique doit être reconnu dans les états de veille, de rêve, de sommeil profond. Pour celui qui est allé au delà des trois états il n'est pas de renaissance. (19)

12. Unique, il demeure, en effet, âme individuelle en chaque être, telle la lune reflétée dans l'eau, il est vu un ou multiple. (15)

13. Comme, lorsqu'est détruite une jarre qui enferme de l'espace, la jarre est détruite mais non l'espace, ainsi en est-il pour le Jiva (l'âme incorporée) comparable à la jarre. (111)

14. Ses formes diverses se brisent, comme une jarre, toujours à nouveau : il ne sait pas qu'elles se sont brisées, cependant il sait éternellement. (97)

15. Tant qu'il s'enveloppe de la magie de la parole, il demeure dans le lotus ; l'obscurité dissipée il ne voit que la seule Unité. (83)

16. La parole impérissable est le Brahman Suprême : quand elle a cessé de retentir, l'impérissable, que le sage médite l'impérissable s'il souhaite pour lui-même l'apaisement. (2)

17. Deux sciences sont à connaître : celle du Brahman de la parole et celle du Brahman Suprême. Celui qui connaît bien le Brahman de la parole atteint aussi le Brahman Suprême. (61. 10 - 12 ; 108)

18. Que le savant, ayant étudié les traités de connaissance religieuse et profane réelle, abandonne entièrement les traités, comme celui qui recherche le grain abandonne la paille. (110)

19. Les vaches ont des couleurs variées, mais le lait a une couleur unique. La connaissance est à considérer comme le lait et celui qui porte des marques distinctives, comme les vaches. (107)

20. De même que le beurre est caché dans le lait, ainsi l'intelligence demeure en chaque créature. Il faut la baratter toujours au moyen de l'esprit devenu baraton.

Ayant pour corde la connaissance on doit rejoindre le feu au bout (de l'effort). (76 ; 109)

«Sans parties, sans tache, apaisé, ce Brahman, c'est moi» doit-on penser. (15)

Tous les êtres demeurent en lui et par bienveillance pour tous il demeure dans les êtres. (3. 7 - 8)

1. Traduction de B. TUBINI, Ed. Adrien-Maisonneuve, 1952.